

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Joseph de Maistre
 Les catholiques allemands
 Pierre de Nolhac, poète de l'humanisme
 La mère de Napoléon
 Le pacifiste prussophile
 Un martyr belge au Congo : Georges de Gheel
 La liberté scolaire et l'Etat
 Retour aux principes

Alexis CROSNIER
 Hilaire BELLOC
 Philippe de ZARA
 François DUHOURCAU
 G. K. CHESTERTON
 P. HILDEBRAND, O. M. C.
 Ch. du BUS de WARNAFFE
 Georges LEGRAND

Les idées et les faits : Chronique des idées : « Alexandre Farnèse », par Léon van der Essen, Mgr J. Schyrgens.

Joseph de Maistre⁽¹⁾

L'ŒUVRE ET L'HOMME

On a longtemps ignoré ou méconnu l'auteur du *Pape* et des *Soirées de Saint-Petersbourg*, victime qu'il était d'une légende ou de l'aveuglement. On commence à rendre justice à cet écrivain français qui, mieux que personne, aima la France et sa langue, qui parla admirablement de son génie et de sa mission, et qui pourtant n'était pas de France. C'est un « penseur », c'est un « logicien redoutable », disent les critiques d'à présent et M. F. Strowski résume : c'est « vraiment un grand écrivain », un écrivain de « génie ».

De la lignée des Bossuet et des Veillot, Joseph de Maistre nous a laissé une œuvre imposante, une œuvre forte et puissante, qui a moins vieilli qu'on ne pourrait croire. Ses *Considérations sur la France*, parues au lendemain de la Révolution, ont une verve, une éloquence, une pénétration rares. Son livre *Du Pape*, avec l'érudition solide, l'argumentation précise, avec les formules profondes et qui vont loin, grâce à la souplesse et à la richesse de l'exposé, a pu être comparé à *L'Histoire des Variations*, modèle de polémique religieuse. Ses *Soirées de Saint-Petersbourg*, d'une si « étrange beauté », forment l'un des types, et des plus aimables, de vulgarisation philosophique que nous ayons en notre langue.

L'œuvre est d'une admirable unité. Ici encore il faudrait citer les noms de Bossuet et de Veillot. La ligne de doctrine est nette. Cette pensée ne craint d'approfondir aucun problème. Depuis le premier jour et jusqu'aux pages posthumes, Maistre a ignoré la fantaisie, la distraction, le dilettantisme. Homme de caractère et de conviction, il a mené, sans cesse, en variant d'ailleurs assez peu les moyens, la lutte contre les idées du XVIII^e siècle, contre la Révolution « satanique ».

Avec quel entrain! Avec quelle fougue! Ses lecteurs seuls le savent. Maistre est de la lignée des dogmatiques, des doctrinaires. Il n'a rien de l'esprit et du style fuyants, tout en nuances, qui forment l'autre école de notre littérature. Il prouve. Il veut prouver. Il combat l'erreur. Il veut combattre.

C'est un polémiste. On le lui a assez reproché, et ses outrances, et son mépris des ergoteurs, et ses coups de cravache à la cavalière. On aurait mieux fait peut-être d'essayer à le comprendre. Ce n'est

pas déraison, travers ou manie; c'est désir de frapper, de stupefier, de convaincre. Maistre n'aime pas ceux qui vivent, niaisement, « les mains dans les poches ». Aux heures graves où il écrit, il se doit de les émouvoir, quitte à les secouer d'importance; il veut les « tirer de leur apathie ».

Car, plus que tout, ce qui le mène, ce qui le fait penser, ce qui le pousse à écrire, c'est une noble passion irrésistible, le dévouement au vrai, le souci de l'avenir du monde. Qui parlait de grand seigneur, de morgue sèche, de pédantisme hautain? Maistre est un chevalier, ardent, enthousiaste, sensible, qui se dévoue, corps, et âme, et plume, au devoir et au bien. Il ne peut écrire froidement. Mais cette audace qui affronte la difficulté, cette vigueur qui va jusqu'à l'impertinence, cette chaleur qui entraîne jusqu'au paradoxe, ce mouvement et cette flamme sont précisément son charme.

« S'il est au nombre d'un de nos plus grands écrivains c'est, comme toujours, qu'à travers cette œuvre consacrée à l'étude des problèmes qui passionnent le plus les hommes, l'âme d'un homme transparait. »

Ainsi parle M. Albert Cahen, qui n'est point suspect.

Et quel homme! pourrait-on ajouter : âme fortement trempée, cœur accessible à tous les beaux sentiments. Parmi les épreuves qui ne lui ont pas manqué, il est demeuré toujours courageux, généreux et droit. Aux tristesses, aux tracasseries, à cette longue douleur qui lui fut un long exil, il oppose, comme il dit, « ce fond de génie gallican qui déconcerte le malheur en lui riant au nez ». Belle humeur, bonne grâce du chevalier, à la française, du chevalier de l'honneur et du droit...

Ce magistrat, ce diplomate, ce polémiste dont on a voulu faire le théoricien sans entrailles de la réaction sanguinaire, est le plus sociable, le plus doux, le plus tendre des hommes. Sa correspondance, l'une des plus variées et des plus belles que nous ayons, le montre, à ceux qui l'ignoraient, sous un jour étrange. Il y apparaît le meilleur des époux, le plus délicieux des pères, l'ami fidèle, le sujet incomparable, l'homme au cœur large qui a pu écrire cette phrase magnifique : « Rien ne me réjouit dans cette vallée de larmes comme une nouvelle occasion d'estimer la nature humaine. »

Et ce n'est pas le moindre paradoxe, dû à ce grand esprit qui ne méprisait pas le paradoxe, de trouver dans l'auteur des pages célèbres sur le bourreau et sur la guerre l'auteur des lettres les plus

(1) Cette étude servira d'Introduction à un volume de 500 pages d'extraits des œuvres de J. de Maistre qui paraîtra bientôt chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, dans la belle collection « Choisir » (Les Meilleurs Textes).

charmantes que nous ayons depuis M^{me} de Sévigné, où l'esprit, le pittoresque, le cœur, dans le style français le plus vif qui soit, peignent au naturel un homme de haute marque :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

LA VIE

Les Etats sardes comprenaient la Savoie, le comté de Nice, le Piémont et la Sardaigne. Chambéry, Turin et Cagliari, trois villes où a passé et travaillé Maistre, en étaient comme les capitales. Petite nation, placée entre la France et l'Italie, soumise à une monarchie toute patriarcale, soutenue par une noblesse héréditaire, race de soldats assez rudes et d'agriculteurs laborieux, qui maintenaient, avec leurs tenanciers, les vieilles mœurs et les antiques traditions. Mais déjà leurs traditions et leurs montagnes, et même leur peu de curiosité, défendaient mal les seigneurs et leurs sujets contre les idées nouvelles qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, soufflaient de la France et s'infiltraient partout.

Parmi la noblesse savoisiennne, la famille Maistre tenait un rang très honorable. Elle était sortie de notre Provence. « Le soufre de Provence », au dire de Joseph de Maistre lui-même, expliquerait en partie l'ardeur qui l'anima. La devise des ancêtres était belle : « Fors l'honneur, nul soucy. » Elle inspira sa vie tout entière et pourrait servir d'exergue à la médaille où serait burinée sa mâle figure.

Le chef de la famille, le comte François-Xavier Maistre, avait été nommé par le roi, Président en second du Sénat de Savoie : figure austère d'inquisiteur, magistrat intègre et rigide, vraie « terreur des coupables », et « grand caractère » que rien de vil ne pouvait entamer. Il épousait, à l'âge de 44 ans, Christine Demotz, fille d'un de ses collègues au Sénat, qui lui donna quinze enfants. C'est de cette race vigoureuse et chaste que naquit Joseph. Il était le troisième par la date ; mais, comme deux sœurs aînées moururent en bas âge, il devint l'aîné de la nombreuse famille. Il était venu au monde le 1^{er} avril 1753, à Chambéry.

Il fut à bonne école, élevé non à la manière molle d'un Montaigne, mais à l'ancienne mode, c'est-à-dire « dans l'antique sévérité », selon la forte discipline de l'obéissance, qu'il n'abandonna pas dans son adolescence et dans sa jeunesse, puisque, vers la dix-huitième année, étudiant en droit à Turin, et à la veille de recevoir l'anneau de docteur, il ne lisait aucun livre sans la permission de ses parents. Cette discipline sévère, qu'il accepta et dont il se loua toujours, n'avait rué en lui ni l'initiative ni l'élan. Elle n'avait nullement comprimé la tendresse du cœur : son culte pour sa « sublime mère » est connu de tous.

Un précepteur, qu'il reçut dès l'âge de 5 ans, puis le collège des Jésuites, à Chambéry, formèrent son esprit aux lettres humaines. Il garda toute sa vie, pour les Pères, une gratitude émue et raisonnée : il ne leur dut pas seulement de n'avoir pas été « un orateur de la Constituante ». Ils n'éteignirent pas son génie ; ils restèrent les guides aimés de leur ancien élève, et, à Saint-Pétersbourg où il les retrouva, il fut encore instruit par eux et préservé de plus d'une erreur.

Quand il partit, âgé de seize ans, pour Turin où il allait faire son droit, sa mère, en le mettant dans la voiture, lui fit cette recommandation : « Allez, mon enfant, et souvenez-vous de Dieu, de votre nom, et de votre mère. » Il s'en souvint, pour être un étudiant parfait.

Docteur à 19 ans, il revint s'inscrire au barreau de Chambéry. L'avocat rapportait chez les siens, dans sa famille et dans sa ville natale, un « cœur pur », une « imagination en fleur ». Il y vécut deux années d'un bonheur presque complet, brusquement assombri par la mort de sa mère, le 21 juillet 1774 ; ce fut la plus grande douleur de sa vie.

Cette année même, il entra dans la magistrature, en qualité de substitut de l'avocat fiscal général. Peu après, il devenait sénateur. Comme magistrat et comme sénateur, il marcha sur les traces de son père : même intégrité, même sérieux, même amour du travail et de sa profession.

Il mit une fin à sa vie de garçon, qu'il avait passée dans l'étude et les occupations de sa charge. En 1786, à l'âge de trente-trois ans, il épousa Françoise-Marguerite de Morand. Mariage d'inclination, sans aucune visée romanesque, et qui fut très heureux, très chrétien. D'elle à lui, c'était le contraste le plus absolu ; le ménage ainsi constitué produisit, comme il arrive souvent, l'harmonie parfaite. Il était, lui, le « métaphysicien », le « Sénateur *pococurante* (1) ». Elle était « Madame Prudence », un bon comptable.

Ils eurent trois enfants : Adèle, en 1787 ; Rodolphe, deux ans après et Constance, née en 1793, que son père n'eut guère que le temps d'embrasser : car on était, alors, dans les dures vicissitudes que subissait la monarchie sarde, du fait de la Révolution française.

Déjà, en janvier 1789, le Président Maistre était mort, instituant le fils aîné Joseph-Marie son « héritier universel », lui recommandant de tenir lieu de père à ses frères et sœurs et de perpétuer dans la famille l'union qui avait fait sa force et sa joie. Il accepta le fardeau, pour le porter avec un courage sans défaillance. Malheureusement, voici venir la Révolution, qui va alléger singulièrement de ses biens. Il l'avait saluée, pourtant, à ses débuts, un peu comme La Fayette, avec on ne sait quelle allégresse intérieure où il se mêlait de grandes illusions. Quand elle se présenta aux portes de Chambéry, pour offrir la *liberté* aux sujets de la monarchie sarde, c'était sous les espèces du général de Montesquiou (septembre 1792). Il écoute, comme les autres, ce mot magique, où les hommes se laissent prendre trop aisément. Mais il se rappelle sa devise : *l'honneur* lui commande de rester fidèle à son prince, et d'aller le rejoindre à Turin. Il part, avec sa femme et ses enfants, par la route du Petit Saint-Bernard. Dans la voiture qui les emmène, il se penche vers M^{me} de Maistre : « Ma chère amie, lui dit-il, le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable : il décide de notre sort pour la vie. » C'était vrai. Ils allaient commencer une vie héroïque, faite de privations de toutes sortes, allégrement supportées.

A Lausanne, tout d'abord, où ils se mêlent au flot des émigrés de France et de Savoie, Maistre rend service aux uns et aux autres, tout en travaillant, comme un bon sujet, pour son roi. Il fréquente les salons, où il voit M^{me} de Staël, correspond avec ses amis, et, sous la poussée des événements, commence d'écrire et d'imprimer pour le public. Le miracle, si l'on peut parler ainsi, c'est le budget qui alimente la famille pendant ces quelques années. La plus jeune des filles, Constance, devenue duchesse de Laval-Montmorency, écrivait, au souvenir de ces années héroïques : « Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur ont vécu quatre ans, en état d'émigration, d'une petite somme de 3,000 francs, sauvée de la confiscation jacobine. Ma mère faisait la cuisine, ma sœur balayait, mon frère portait un petit panier de charbon pour le pot-au-feu journalier. Toute cette stricte économie, afin de ne pas faire d'emprunt. Ma mère en était à son dernier louis, lorsque mon père fut appelé en Sardaigne. »

* * *

En 1797, Charles-Emmanuel IV l'appelle à Turin. Maistre reste environ deux ans à la cour. Cependant, tout fidèle et tout dévoué serviteur qu'il est, ce milieu ne lui convient guère ; son esprit d'indépendance et sa franchise déplaisent, visiblement, au roi et à ses courtisans. La pension qu'on lui sert est très maigre. Et, de nouveau, lorsque Charles-Emmanuel IV cède à l'émeute et se

(1) Insoignant des choses matérielles.

retire en Sardaigne. Maistre se jette dans une barque avec sa famille, et se sauve à Venise, en terre autrichienne. A Venise, c'est presque la misère noire; il est obligé, pour vivre, de vendre les restes de son argentier.

Il rentre avec Souvarow victorieux. Alors il est nommé Régent de la Chancellerie royale en Sardaigne. A Cagliari, pendant un peu plus de deux ans, il débrouille le chaos des affaires judiciaires. Sa femme et ses deux aînés l'y ont suivi. Mais une autre oppression étroit son âme. Jadis, à Chambéry, dans la vie quotidienne et monotone d'une toute petite ville, parmi les petits événements du jour et les potins des salons, il avait senti tomber sur lui « l'énorme poids du Rien ». Dans cette île sauvage, où il est, lui semble-t-il, à mille lieues de l'Europe intellectuelle, il sent l'ennui, l'inexorable ennui, envahir son cœur. Et, le 25 septembre 1802, quand, sur le môle du pont, il a dit adieu à M^{me} de Maistre qui a dû se rembarquer pour aller, sur le désir de son mari, essayer de ressaisir en Savoie les débris de leur avoir familial, il ne sait quel noir pressentiment lui fait craindre une séparation perpétuelle.

Son pressentiment ne l'a pas tout à fait trompé. En janvier 1803, après l'abdication de Charles-Emmanuel IV, il est mandé lui-même à Rome par Victor-Emmanuel, qui lui offre l'ambassade de Saint-Petersbourg. Il ira donc en Russie, accrédité auprès du tzar Alexandre I^{er}, pour tâcher de faire rendre au roi son maître les provinces dont la France l'a dépossédé. La proposition est honorable, et même brillante; mais il y a une ombre: le roi est pauvre, et le faible traitement qu'il accorde suffira tout juste, si même il suffit, à l'entretien du seul ministre plénipotentiaire; on verra ensuite... Maistre se résigne, et, par amour pour son pays, comme aussi par tendresse pour sa famille qui, un jour ou l'autre, ne peut manquer de s'en ressentir, accepte généreusement le service commandé.

Le voilà donc qui part dans la berline qui lui a été offerte par le roi: carrosse vermoulu qui avait coûté deux cents piastres, et qu'on avait payé encore trop cher, puisqu'il fallut deux ou trois fois le radouber en chemin. Le voyage, par Venise et par Vienne, dura six semaines bien comptées. S'il n'avait pas été effectué sans peine, il n'avait pas été sans consolation. Le voyageur sentait que sa vie prenait une orientation nouvelle et avait un but. Il a jeté sur son agenda ces lignes, dans le style des « notes intimes »: « En moins de trois mois, je suis présenté au Pape, à l'Empereur d'Allemagne et à l'Empereur de Russie. C'est beaucoup pour un Allebroge qui devait mourir attaché à son rocher comme une huître. »

Il est à Saint-Petersbourg, sur les bords de la Néva, non loin des « glaciers du pôle ». Il y séjourne quatorze ans. Dans sa vie, c'est la période de gloire. Il la soutient, par son génie, par sa patience et par un travail sans répit. Il paie cette gloire — n'est-ce pas dans l'ordre ici-bas? — par la douleur.

Dans les jours ternes et mornes de Chambéry, de Turin et de Cagliari, où, plus courageusement que son illustre contemporain Chateaubriand, il savait occuper et utiliser son ennui, avait-il jamais rêvé, malgré les aspirations confuses qui faisaient tressaillir son âme, une situation comparable à celle-là? Vivre à la cour de Russie, au centre de l'immense empire moscovite, qui pouvait seul alors, avec l'Angleterre, contrebalancer, ou même inquiéter, la merveilleuse fortune de Napoléon; prendre part, chaque jour, aux réunions de la haute société, qui remuait, dans ses salons, tant de problèmes politiques et religieux; être admis dans l'intimité d'Alexandre I^{er}, le jeune empereur qui séduisait son entourage par ses tendances humanitaires et mystiques, et qui plus d'une fois consulta Maistre, dont il admirait la conversation et le talent, sur les constitutions qu'il ne cessait d'élaborer, ou sur l'organisation de l'instruction publique; converser avec les ambassadeurs des divers Etats du monde entier, et profiter du passage des célébrités

du temps: y eut-il, alors, un observatoire mieux placé pour sentir palpiter la vie de la planète, et tout particulièrement de l'Europe? S'il ne perdit jamais de vue l'objet précis de sa mission — tout en n'observant qu'une minime partie des avantages escomptés, c'est-à-dire simplement une subvention concédée au pauvre roi de Sardaigne — il put suivre, de haut et de loin, la marche des événements où ses yeux perspicaces et son âme de chrétien décelaient l'action de la Providence. Et notamment, de son belvédère qui paraissait à l'abri de tout péril et néanmoins trembla un jour de 1812, il contempla l'évolution entière de l'épopée napoléonienne, de ce « champignon impérial » qu'il avait eu le tort de dédaigner au premier moment, et qui faillit absorber jusqu'à la grande Russie, si bien défendue cependant par son immensité et ses neiges. Réaliste en politique, et personnellement agréable à Napoléon qui avait goûté les « Considérations sur la France », il pensa obtenir de l'heureux usurpateur un rendez-vous pour plaider la cause de Victor-Emmanuel et de sa propre patrie. Mais le roi blâma l'audace de son ministre. En tout cas, Maistre assista, de son poste d'observation, à la première déroute de Napoléon; ses lettres diplomatiques sont les plus émouvants des bulletins...

La médaille a son revers. Le roi qui emploie Maistre, dont il connaît la dignité rare et les talents, ne lui met pas en mains, vraisemblablement parce qu'il ne l'aime pas assez ou que son entourage est jaloux du ministre plénipotentiaire, toutes les cartes qui peuvent assurer le succès de son jeu. On va jusqu'à lui refuser l'habit de chambellan, et, dans une cour où certaines dignités sont la parure obligée des diplomates, on tarde trop à lui conférer la grande croix des Saints-Maurice-et-Lazare, à laquelle il avait droit. On use de la même parcimonie à l'égard de son fils Rodolphe, quand on le lui envoie comme auxiliaire en 1807. Autant de coups d'épingle qui, en blessant son amour-propre, sont de nature à provoquer le découragement; mais rien n'ébranle sa fidélité.

Sa pauvreté lui est peut-être moins pénible que ces manques d'égard, parce que son roi lui-même, privé des trois quarts de ses provinces, fait petite figure parmi les souverains et, aurait-il pour lui les meilleures dispositions, est bien empêché de lui fournir tous les subsides nécessaires. Mais que cette pauvreté, presque besogneuse, est donc un grand obstacle à son action diplomatique, dans une cour orientale où l'apparat est quasi obligatoire! Aussi, pour faire face à son devoir et pour garder sa dignité, il endure toutes les privations possibles, dans son logement, dans ses sorties, dans ses vêtements, sur sa table. Par moments, s'il faut en croire M^{me} de Swetchine, il vit au pain et à l'eau: il garde à ce prix le carrosse qui lui est nécessaire pour la parade. Sa fille Constance écrit, dans le même sens: « Il n'aurait pu dîner les sept jours de la semaine, s'il n'avait eu son couvert chez les opulents Russes de sa connaissance. » Il convient de remarquer, à la louange de la société russe, que ni sa pauvreté ni la petitesse des Etats sardes n'empêchèrent Maistre d'exercer, dans les salons de Saint-Petersbourg, une vraie royauté d'influence.

Dix années durant, ce mari très aimant, ce père très tendre fut condamné, pour le même motif, à vivre loin de ses enfants chéris et de sa femme. Ce fut, pour lui et pour eux, le plus vif des chagrins, supporté avec la résignation la plus admirable. Peu à peu, toutefois, leur ciel s'éclaircit. Rodolphe, d'abord, vint rejoindre son père, et fut engagé comme cornette dans l'armée russe. L'oncle Xavier fut nommé directeur du Musée de l'Amirauté de Moscou, avec le grade de lieutenant-colonel et plus tard de général. Puis, vers la fin de 1814, sa femme et ses deux filles, Adèle et Constance, arrivèrent. Les difficultés d'argent n'étaient pas, il s'en faut, aplanies. Ils eurent du moins — c'est Maistre qui nous le dit — « le bonheur d'être malheureux ensemble ».

Ce bonheur ne dura pas longtemps. Pour une raison que nous donnerons tout à l'heure, Maistre sollicita son rappel. En 1817,

il revenait à Turin, où il retrouva la même froideur. On le laissa dix-huit mois sans place; après quoi, il fut nommé ministre d'Etat et grand chancelier du royaume. Mais, dans les derniers mois de 1820, une attaque de paralysie fut, pour le grand lutteur, l'avertissement du ciel d'avoir à préparer le dernier voyage, le voyage du temps à l'éternité. Il expira le 26 février 1821. Son corps fut déposé dans l'église des Martyrs, à Turin, en attendant le jour de la résurrection...

LE CATHOLIQUE

Un des disciples de Maistre, Louis Veuillot, écrivait fièrement : « Etre chrétien, il n'y a rien de plus beau sur la terre... Je voudrais que l'on vit en nous, chrétiens, la joie, la fierté, l'ivresse, je dirais volontiers la *superbe* d'être chrétien ». Paroles de néophyte, oui, mais paroles admirables, et malheureusement peu comprises de beaucoup de nos contemporains. Maistre les aurait-il écrites? En somme, s'il n'a pas tenu exactement ce langage, il a pratiqué ce qu'il signifiait. Il fut un *fier* chrétien. Sa foi était éclairée, solidement raisonnée, et, comme il convient, intransigeante. Elle se traduisait, dans sa vie, par les vertus qui l'ont soutenue et illuminée.

Des livres penseurs (1), faisant flèche de tout bois contre l'apologisme, suspectèrent, voilà quelque soixante ans, ses convictions et prétendirent que sa vie intérieure ne répondait point à son action religieuse : cet aristocrate jouait un rôle, et combattait simplement, en politique, pour l'alliance du trône et de l'autel. L'attaque était intéressée. La réponse fut prompte. Parents et amis rappelèrent l'éducation de Joseph au foyer de la famille; les leçons des Jésuites, ses maîtres, qui le formèrent à la piété; son entrée, à la fin de son collège, dans deux confréries, où il fut digne; la confrérie des « Messieurs (2) », qui avaient l'habitude des retraites fermées; et celle des « Pénitents noirs », dont le règlement, entre autres articles, obligeait chaque pénitent à passer, tour à tour, la dernière nuit avec les condamnés à mort. « Toute sa vie, ajoutaient-ils, fut d'un catholique fervent. Feuillez ses écrits, dans l'édition Vitte; vous y sentirez battre l'âme religieuse de l'écrivain ».

Mais voilà que les registres des vieilles loges savoyardes, s'ouvrant à la lumière, induisaient à conclure que, de 1774 à 1789, Joseph de Maistre avait été un franc-maçon fervent. La découverte était troublante. Fort heureusement, des documents de famille, les notes prises par Maistre sur ses lectures et sur ses rapports avec le monde des loges, et le journal intime où, depuis 1790, il a consigné les événements de sa vie, ont permis d'éclaircir ce mystère.

Oui, le Joseph de Maistre d'alors, qui se laissa prendre quelque temps à l'ivresse et à la langue du siècle, et batta même contre l'Inquisition, « alla en loge ». Il s'affilia, d'abord, à la loge Saint-Jean-des-Trois-Mortiers, qui ressortissait au Grand-Orient d'Angleterre. Il la quitta, le 30 avril 1778, pour adhérer à la loge écossaise de la *Sincérité*, qui s'ouvrait à Chambéry; celle-là s'orientait vers Lyon. Joseph de Maistre en fut l'un des « quatre grands profès ». Elle contenait, à dit de Maistre, « tout ce qu'il y avait de mieux à Chambéry dans toutes les classes ». A côté d'elle, se constituait une loge des « Sept Amis », recrutée dans la rotture, avec qui Maistre et d'autres « frères » fraternisèrent quelquefois. Comment concilier, en Maistre, le catholique et le franc-maçon?

Vit-il simplement dans la franc-maçonnerie une société de secours mutuels? Non. Dans les « convents », à Lyon, il eut la révélation des « mystères de théurgie qu'avait élaborés Martinez Pasqualis », et il connut les « élus cohens », qui, par les puissances de la région

astrale, prétendaient percevoir physiquement le Christ Rédempteur. Ces parades l'intéressaient. Et, dans son mémoire au duc de Brunswick-Lunebourg, grand maître de toutes les loges écossaises unies, Maistre exposait ingénument sa conception du « but de la maçonnerie, de son organisation et de ses devoirs (1) ». La maçonnerie est « la science de l'homme par excellence », de son origine et de sa destinée. Mais, pour y arriver, lui dit-il, qu'elle laisse résolument de côté les initiations égyptiennes et grecques, et qu'elle se mette à l'école de l'Evangile, à l'école du christianisme qui « naquit le jour que naquirent les jours », à l'école des Pères de l'Eglise. Et, descendant dans le détail où nous ne voulons pas le suivre, il traçait, pour les trois grades maçonniques, tout un programme d'organisation, conduisant l'initié depuis la croyance à la religion naturelle, à l'acte de foi qui unifierait la chrétienté et enfin « au christianisme transcendant, à la révélation de la révélation »; pour la forme du gouvernement, il recommandait comme modèle, le régime de l'Eglise sous l'autorité du Pape. Voilà qui est plus rassurant, pour ceux qui se demandent, au seul nom de la franc-maçonnerie, où en était la conscience catholique de Maistre.

Il fut même, en ce temps-là, l'un des « petits poulets » de Claude de Saint-Martin, le « philosophe inconnu », auteur de *l'Homme de désir*. Mais il ne vit, et dans les livres et dans la conversation de cet homme, rien de contraire à l'orthodoxie; ses rêveries sur la religion et sur Dieu lui semblaient de nature à satisfaire son imagination, que le rationalisme froid des philosophes du XVIII^e siècle ne pouvait nourrir; son illuminisme l'intéressait, par ses convergences avec le *Credo* catholique; Maistre y cherchait plus de lumière pour comprendre Dieu. C'est ce qui explique l'intérêt assez prolongé qu'il lui témoigna.

Il se détacha de la franc-maçonnerie vers 1789, quand le roi, Victor-Amédée III, lui demanda de ne plus prendre part à ses réunions secrètes. Mais il ne voulut jamais avouer, ni reconnaître même, que cette institution, celle du moins qu'il avait pratiquée à Chambéry, fût autre chose qu'une honnête « société de plaisir », et tout au plus, une « niaiserie », un « enfantillage ». Ainsi en parlait-il à Vignet des Etoiles, dans une lettre de 1793. Plus tard, dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, il traita les francs-maçons d'illuminés. En 1811, il déclare que leur secte, « telle qu'elle existe encore en Angleterre... ne saurait alarmer ni la Religion ni l'Etat ».

Cependant, Maistre connaissait l'opinion de l'évêque de Chambéry, nettement défavorable aux loges. La constitution de Clément XII, du 28 avril 1738, *In eminenti*, où, après avoir longuement expliqué les motifs de son intervention, le Pape donnait aux fidèles l'ordre rigoureux de s'abstenir de ces réunions (2), sous peine d'encourir l'excommunication *latae sententiae*, n'avait pas pu lui échapper; de même, l'encyclique *Providus* de Benoît XIV (18 mai 1751). Il ne paraît pas s'en être jamais ému, entendez au point que sa conscience, pourtant délicate et scrupuleuse, en ait pu être troublée. M. Georges Goyau en a donné la raison : « Les documents pontificaux, à cette époque, étaient à demi déchus de cette influence qu'à la voix même de l'auteur du *Pape* le XIX^e siècle leur restituera : se heurtant aux frontières, au lieu de planer au-dessus d'elle, ils étaient comme humiliés par la dure nécessité de cogner à la porte des Parlements pour se faire enregistrer, et l'on s'habituaient facilement à ne voir en eux que des opinions de la puissance spirituelle, livrées aux disputes des hommes ». Ce qui revient à dire qu'à cette époque Maistre, membre d'un « Sénat gallican », tenait pour les libertés de l'Eglise gallicane, qu'il attaquera plus tard victorieusement.

(1) En particulier Edmond Scherer. Cf. les deux articles de G. Goyau sur la « Pensée de Joseph de Maistre », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mars et 1^{er} avril 1921.

(2) Ou des « Nobles ». C'est la Congrégation de Notre-Dame de l'Assomption.

(1) G. Goyau.

(2) Assemblées, convents, agrégations ou conventicules.

Tel est le plus gros nuage, et le plus noir, qui ait pu voiler la foi catholique de Maistre. Mais, après que la tempête révolutionnaire se fut abattue sur les contrées voisines de la France; ouvrant les yeux de Maistre; donnant à ce réfugié l'occasion de rendre service à d'autres réfugiés, les prêtres de son pays et les prêtres français; avivant sa pratique religieuse; éveillant l'activité de sa pensée et la tournant vers l'étude du protestantisme, le légitimiste Maistre eut une atroce secousse. C'était en 1804. Là-bas, aux bords de la Néva, il apprit que Pie VII allait sacrer l'*heureux brigand* qui devait prendre le titre d'Empereur et le nom de Napoléon I^{er}. Sa doctrine politique, à lui Maistre, était atteinte. Son âme fut toute bouleversée. Dans une lettre diplomatique à son souverain, elle s'exhala en colère violente, voire en injures: « Je souhaite au Pape, de tout mon cœur, la mort ». Ce qui suit corrige, et explique la violence de ce début: « de la même manière et par la même raison que je la souhaiterais aujourd'hui à mon père, s'il venait à se déshonorer demain ». Le Pape demeurerait donc, pour lui, un père. Les Jésuites, près desquels il vivait à Saint-Petersbourg, puisque la Russie de Catherine II et de Paul I^{er} les avait recueillis et leur avait permis d'y vivre en « corps organisé », réformèrent assez vite son jugement.

Grâce aux Jésuites encore, il jugea plus sainement de la franc-maçonnerie et de l'illuminisme. Par eux il devint un catholique plus fervent, ce qui signifie plus apostolique. C'est ainsi qu'il remit son frère Xavier, par des admonestations fraternelles répétées, dans la pratique des sacrements. Et, de conserve avec le P. Gruber, le général de Jésuites, il espéra longtemps rétablir avec solidité le catholicisme dans l'empire des tzars. Le plan était magnifique: faire l'alliance entre les catholiques et Alexandre I^{er}, et, doucement, briser « la barrière traditionnelle entre Rome et l'âme slave » en ramenant l'intégrité du *Credo*. Il s'exécutait avec prudence; déjà, dans la haute société, les conversions se produisaient. Mais d'autres influences, et notamment celle de M^{me} de Krudner, furent les plus fortes. La Société biblique fut préférée aux Jésuites; et, en 1815, ceux-ci, rendus responsables de la conversion d'un jeune prince de Galitzin, furent expulsés de Saint-Petersbourg, et ensuite de l'Empire.

Maistre, à son tour, eut à s'expliquer devant Alexandre: il était désigné comme complice. Il s'expliqua nettement: au tzar qui repoussait la propagande catholique, il répondit qu'il ne voudrait pas inquiéter la bonne foi d'un Russe, mais qu'il ne détournerait pas de la conversion celui qui lui en manifesterait la volonté. Alexandre n'insista pas; seulement, quelques mois plus tard, il faisait demander à Turin, par son ambassadeur, le rappel de Maistre. Celui-ci eut-il vent des plaintes qu'avait formulées Alexandre contre son prosélytisme et son catholicisme intransigent? Il avait perdu la confiance de l'Empereur; il le sentit, et, en mai 1817, il quittait de lui-même, l'âme navrée, la « patrie d'adoption » où il avait espéré finir sa vie en travaillant pour l'Eglise.

D'autres spectacles le consolèrent: en Suisse, en Angleterre, en France, où il voyait s'avancer « la grande révolution religieuse inévitable en Europe ». Il la secondait par ses livres et par ses prières. Nous allons parler de ses livres, Mais il faut lire, dans notre recueil, les pages admirables; et trop peu connues, sur la prière et sa puissance dans le plan divin, sur la beauté des prières de l'Eglise, et en particulier des psaumes. Son âme, dès l'enfance, avait été imprégnée de foi catholique. A mesure qu'il avançait en âge, il comprenait mieux que la religion c'est l'union avec Dieu. Il communiait plus fréquemment. Dans sa dernière maladie, il se faisait lire, tous les jours, l'Evangile de saint Jean. Un passage de l'Apocalypse l'avait ému fortement: « A celui qui m'aura confessé devant les hommes, je lui ouvrirai une porte que nul ne pourra fermer ». Constance, en mai 1821, trois mois après

la mort, racontait à un ami qu'il répéta ces mots « avec enthousiasme » et que ses yeux, alors, « brillaient d'un feu qui n'était plus de la terre ».

Son dernier geste religieux, la veille de sa mort, fut de mettre des signatures au bas de quelques mandements d'évêques. Sur quoi, M. Goyau fait cette remarque piquante et juste: « De par ses fonctions administratives, qui lui imposaient une besogne de magistrat gallican, il devait veiller à ce que l'estampille de l'Etat sarde fût apposée sur les écrits pastoraux. Il lui répugnait de laisser à des fonctionnaires inférieurs le soin d'attester par leurs visas cette indiscrete insolence de l'Etat, contre laquelle les livres *Du Pape* et *De l'Eglise gallicane* inauguraient une réaction décisive. Il sentait que le nom de Maistre avait désormais une vertu et que, au bas des documents épiscopaux, la signature de ce moribond, *Maistre*, au lieu d'apparaître aux hommes d'Eglise comme le sceau d'une servitude, leur rappellerait les livres émancipateurs auxquels cette même signature devait une gloire. Et les évêques sardes apprirent bientôt que l'archaïque gallicanisme sarde, fortuitement incarné dans Maistre, avait délicatement paraphé leurs mandements et que, tout de suite après, le grand apologiste de l'Eglise libre et de la Papauté souveraine était mort ».

LE PENSEUR

La catholicisme de Maistre était donc de bon aloi. Le penseur, en lui, fut de premier ordre. Il relève du catholique.

On peut affirmer, sans paradoxe, que l'unité, reconnue et visible, de son œuvre vient de là. Maistre a vécu sa foi. Elle a passé dans ses livres, tout naturellement. Elle y a mis sa marque, sa grandeur. Dans le V^e Entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, Maistre déclare qu'il y a « le sujet d'une méditation délicate sur l'inestimable privilège de la vérité et la nullité des talents qui osent se séparer d'elle ». Dans cette déclaration, qu'il s'agit d'entendre, y a-t-il de la fierté? Certainement. De l'orgueil? Pas le moins du monde, puisque la vérité n'est pas de nous, mais vient de Dieu. L'orgueil est chez d'autres: chez ceux qui ont mis l'homme à la place de Dieu, et leur raison vacillante sur le trône où doit seule siéger la Vérité éternelle. Ils en arrivent jusqu'à préférer à ses dogmes très clairs les difficultés et les doutes où leur intelligence s'embarrasse. Maistre estime folie, très justement, cet état d'âme, et abominable ce renversement des rôles. Aussi n'hésite-t-il pas à proclamer que la Révolution, qui a détrôné Dieu pour le remplacer par l'humanité, est, dans son fond, d'essence *satanique*, étant inspirée par le grand adversaire de Dieu, Satan. Et les hommes qui l'ont préparée, les philosophes du XVIII^e siècle, qui veulent organiser la société sans Dieu, ou contre Dieu, il les regarde comme ses ennemis personnels. D'où la rigueur et la continuité de ses attaques; d'où la nature de son œuvre, à lui, qui tourne sans cesse à l'apologie du catholicisme.

S'il est permis de reprendre la comparaison célèbre de Pascal, il a donc une « montre » d'après laquelle il juge tout: c'est la foi du chrétien, par suite, la philosophie chrétienne, qui est la philosophie du bon sens. Quand il se trompe lui-même, ce qui lui advient de temps à autre — car, malgré l'assurance du ton, il ne se donne pas pour le docteur infailible — c'est qu'il a oublié de s'en rapporter à sa montre. Nous avons noté, par exemple, sa colère injuste contre Pie VII en 1804, quand fut sacré par lui Napoléon. Maistre avait oublié, sous le coup de la passion, que le Pape est le vicaire de Jésus-Christ en terre, le juge suprême de ce qui est utile à l'Eglise et au monde...

Redisons, aussi, qu'il n'est pas un théologien, bien qu'il ait un goût prononcé pour la science de la révélation. Maistre est un « athlète laïque », un fils dévoué de l'Eglise, qui, dans les rangs

du peuple chrétien, défend sa mère et combat pour la cause de Dieu. C'est pourquoi le sens religieux est si profondément empreint dans ses ouvrages, du premier au dernier. Le premier chef-d'œuvre, les *Considérations sur la France*, devait être intitulé : *Considérations religieuses sur la France* ; l'éditeur de Neufchâtel fit supprimer le mot, par crainte « de scandaliser le XVIII^e siècle ». Le dernier en date, où Maistre dit qu'il avait « versé toute sa tête » — les *Soirées de Saint-Petersbourg*, — a un sous-titre : *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*. Dans l'intervalle, sa correspondance, où fourmillent tous les problèmes, et ses autres livres, ne peut-on pas prouver que l'idée de Dieu en est le point central où tout converge ? Encore un coup, c'est la vraie unité de son œuvre, comme ce fut l'unité de sa vie. Quelqu'un (1), fort ingénieusement, résumant cette œuvre, a pu dire que l'idée de l'ordre était, dans la philosophie de Maistre, l'idée centrale autour de laquelle tout se groupait harmonieusement : morale, politique, esthétique, etc. L'ordre, c'est chaque chose mise à sa place, dans le monde créé par Dieu.

Mais, pour reconstituer cet ordre, comme pour arriver, en chaque science, à la vérité, surtout dans les choses de ce monde qui sont livrées à la discussion des hommes, en philosophie, en histoire, en politique, en littérature, comme aussi pour atteindre la vérité religieuse et la présenter aux générations qui se succèdent, il est besoin d'un travail incessant. On ne parle plus, Dieu merci, de l'ignorance et du défaut de critique de Maistre ; la légende, sur ce point, n'a plus cours. Le fait indéniable, c'est qu'il fournit, de son collège à ses derniers jours, un labeur acharné. La bibliothèque du jeune homme, constituée avec les livres que lui avaient légués son oncle le sénateur Demotz et un prêtre de ses amis, comprenait déjà des milliers de volumes. Il les avait lus, avant d'en être le propriétaire. Sa curiosité, qui fut prodigieuse, fut toujours en quête de pâture. Avec le français et l'italien, il possédait cinq autres langues : autant de langues, dit-on, autant d'âmes nouvelles. Lecteur infatigable, il prenait des notes ou copiait des extraits ; ainsi furent composés les recueils, in-folio ou in-octavo, dont il se fit suivre jusqu'à Saint-Petersbourg. Il lut l'Écriture ; les Pères ; les théologiens les plus célèbres ; les philosophes chrétiens, parmi lesquels au premier rang saint Thomas d'Aquin, et beaucoup d'autres ; les classiques anciens et modernes ; d'innombrables livres d'histoire et ouvrages de droit ; nous avons vu déjà que son imagination un peu aventureuse prenait plaisir aux élucubrations des « illuminés ». Sa raison, qui était solide, son esprit, qui était perspicace, mettait de l'ordre et de la lumière dans ces broussailles. Et, au jour le jour, suivant les besoins, ou suivant les découvertes, il composait.

* * *

On peut se demander par quel prodige, en même temps qu'il remplissait tous ses devoirs d'État, il mit sur pied des ouvrages si variés et si profonds. Alléguer la facilité et la vie intense de son esprit ne suffit pas. Il faut se souvenir qu'il eut une santé magnifique et qu'il ordonna très bien son temps, ce temps qui semble devenir élastique pour les bons travailleurs. Durant presque cinquante années, il travailla quinze et seize heures par jour. « A Saint-Petersbourg, il se fit faire un fauteuil tournant placé devant sa table de travail : quand son valet lui avait servi son repas dans son dos, il imprimait au fauteuil une demi-rotation et il mangeait ; en avalant la dernière bouchée, il tournait en sens inverse et se remettait au travail (2). » Il ne dormait guère plus de trois heures par nuit ; aussi, en revanche, avait-il parfois, dans

(1) *Joseph de Maistre et l'idée de l'ordre*, par CHARLES BAUSSAN, Gabriel Beauchesne (1921).

(2) LOUIS ARNOUD, *La Providence et le bonheur d'après Bossuet et Joseph de Maistre*, p. 119.

le jour, de petites crises de sommeil : un soir qu'elle l'avait invité, M^{me} de Staël le constata, non sans quelque déplaisir.

Érudite, Maistre l'était incontestablement ; ses connaissances s'étendaient dans toutes les directions. Mais il était plus encore un penseur qu'un érudit. Sa science, comme sa bonne humeur, était à la française : l'esprit dominait et gouvernait l'érudition.

Maintenant, de tracer les chemins suivis par sa pensée, est une tâche qui exigerait plus d'espace que nous n'en pouvons avoir ici. Contentons-nous des lignes principales et des problèmes les plus importants que l'auteur a posés et résolus, en nous tenant, autant que possible, à l'ordre chronologique.

La Révolution française — nous le disons, avec et après tout le monde — est le fait capital qui donna l'essor à son génie. En 1796, quand parut le livre des *Considérations sur la France*, elle était décidément victorieuse ; elle avait réussi en tout. Comment Maistre va-t-il la juger ? Elle l'a expulsé de la Savoie, elle l'a privé de ses biens. Il ne peut pas l'aimer : elle est le désordre. Mais n'est-elle, comme le veulent les émigrés et des hommes d'État à courte vue, qu'un accident destiné à disparaître bientôt ? Il la regarde de plus haut, et, pour ainsi parler, des collines éternelles. Il a observé les sept années qui viennent de s'écouler, et il prononce qu'elles ne sont pas un accident ; il le disait déjà en 1792, dans le *Discours à Madame de Costa* : la Révolution « est une époque ». En elle, ce qu'il y a de plus frappant est « cette force entraînant qui courbe tous les obstacles » et qui, « marchant invariablement à son but, rejette également Charette, Dumouriez et Drouet ». Les révolutionnaires ne la mènent pas ; ils sont menés par elle ; ils ne sont que les instruments de la Providence. Que veut donc la Providence ? Punir la France coupable... pour la régénérer.

La France avait une mission. Elle « exerce sur l'Europe une véritable magistrature... dont elle a abusé de la manière la plus coupable ». De Dieu elle avait reçu « deux bras avec lesquels elle remue le monde, sa langue et l'esprit de prosélytisme... La monarchie de la langue française est visible... Quant à l'esprit de prosélytisme, il est connu comme le soleil ; depuis la marchandie de modes jusqu'au philosophe, c'est la partie saillante du caractère national. » La France a failli à sa mission : au XVI^e siècle, où l'hérésie protestante rejeta l'Église ; plus encore au XVIII^e, où le philosophisme, le rationalisme, le naturalisme, nia Jésus-Christ, et, par son déisme, amena l'athéisme révolutionnaire. Elle est châtiée ; c'est dans l'ordre ; les agents de la Révolution « exécutent des arrêts divins ». Le châtiement a été immense, et pour les « prétendus innocents » et pour les bourreaux. Il a été « naturel », logique. On voulait se passer de Dieu, Dieu « a dit : *Faites*, et tout a croulé ».

Châtiment, non anéantissement. Les armées de la Révolution sauvent la France. Les royalistes, qui combattent dans ses armées, non pour la République, « mais pour la Patrie », préservent son sol de l'invasion étrangère. Maistre fera le même éloge, en 1813, pour les royalistes qui servent dans les armées de Napoléon. Car « le plus grand malheur qui puisse arriver à l'Europe, c'est que la France perde son influence ». Cela était écrit dans une lettre au baron Vignet des Etoiles, du 22 août 1794. Et Maistre, fidèle toujours à la même pensée, écrira en 1819, dans le *discours préliminaire* de son livre *Du Pape* : « Je crois... que la vérité a besoin de la France ». Il veut dire, apparemment, que Dieu, qui est la vérité, se fait besoin de la France. Au fond, c'est le même sens. Sur notre pays, sa pensée n'a jamais varié. En 1796, il distinguait et signalait les premiers signes de la régénération de la France : l'intrépidité des prêtres insermentés devant la guillotine, et la vie des prêtres exilés parmi les nations schismatiques. Il avait conclu d'avance, dans son style lapidaire : « Si la Providence efface, sans doute c'est pour écrire ».

Dans ce même livre, il s'était demandé si la République pouvait

durer en France. Et il s'était dit, d'abord : Existe-t-elle ? Il répond : Si l'on veut parler de gouvernement par le peuple, une grande république est aussi absurde que le cercle carré. Le peuple demeure étranger au gouvernement ; car le Souverain sera toujours à Paris. Que s'ils s'agit du Directoire, qui incarne à ce moment la Révolution, peut-il durer ? Il ne durera pas, car il porte en lui les signes de la mort. Né du mal, il est imposé à la nation française, qui le souffre et ne l'accepte pas. Et il est irréligieux : il fait la guerre au sacerdoce, et au christianisme, qui a toujours été vainqueur. D'ailleurs, la Révolution, dont il est l'organe, n'a rien de vraiment national : elle fait et défait, inconsidérément, lois et constitutions. Constitutions faites, non pour les Français, mais pour « l'Homme ». Or, « l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie. S'il existe, c'est bien à mon insu ». Une constitution, comme celle de 1795, qui est faite pour toutes les nations n'est faite pour aucune : c'est une pure abstraction, une œuvre scolastique faite pour amuser l'esprit... et qu'il faut adresser à l'homme dans les espaces imaginaires où il habite... »

Il est revenu, plus tard, en 1809, sur le néant des constitutions faites par la seule philosophie ; et c'est le sujet même de l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*, qui reprenait, en le complétant, l'*Essai sur la Souveraineté* (1) ; deux essais dirigés contre le XVIII^e siècle, et plus spécialement contre Rousseau, qui, dans le *Contrat social*, opposait le fameux état de nature à l'état de société et, guidé par le pur esprit révolutionnaire, l'esprit satanique, reconstruisait le monde en se passant de Dieu. Chimère ! Pas plus qu'il ne peut créer un arbre, l'homme ne crée ni le droit, ni la justice, ni l'autorité, ni le pouvoir. Et, malgré qu'il en ait, il ne peut créer ni même écrire une constitution. Car « la raison et l'expérience se réunissent pour établir qu'une constitution est une œuvre divine et que ce qu'il y a précisément de plus fondamental et de plus essentiellement constitutionnel ne saurait être écrit ». Une telle constitution est la solution du problème suivant : « Etant données la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités d'une certaine nation, trouver les lois qui lui conviennent ». Seule, l'union du divin et du national assure en même temps la liberté et l'autorité. Doit-on, pour cela, crier au miracle ? Pas du tout. Car, sans miracle, c'est encore Dieu qui est le principal auteur des traditions et des coutumes où s'appuient les meilleures constitutions. Qu'on ne s'avise pas, non plus, de les écrire. Les droits du prince et ceux du peuple s'accordent mieux dans le silence. Et la coutume vénérable, par la demi-obscurité de ses origines, nous reporte aisément jusqu'à cette Providence qui a favorisé sa lente éclosion. Pour fonder son église, Jésus n'a rien écrit... Ainsi se mêle, dans l'œuvre de Maistre, le profane au sacré !

* * *

Guerroyer contre les philosophes du XVIII^e siècle était chose nécessaire, mais, somme toute, incomplète. L'athlète laïque devait aller plus loin, pour la restauration qu'il rêvait, et qui était avant tout religieuse. Dans le monde, il y a les nations. Dans les nations il y a les âmes. Pour gouverner les âmes, pour guider le troupeau spirituel du Christ dans l'ordre et l'unité, il faut une autorité spirituelle, visible, qui est le Pape. De là, le livre *Du Pape*, préparé en Russie dans les années où Maistre travaillait à la réunion des Eglises séparées, mais destiné à la France de la Restauration, comme l'expose le *Discours préliminaire* : « On s'apercevra aisément que je me suis particulièrement occupé de la France. Avant qu'elle ait bien connu ses erreurs, il n'y a pas de salut pour elle... Il y a des nations privilégiées qui ont une mission dans le monde... Le Français a besoin de la religion plus que tous les autres hommes.

S'il en manque, il n'est pas seulement affaibli, il est mutilé... » Cette France, la citadelle du catholicisme, il la défendait contre ses ennemis, en particulier contre les schismatiques. Mais elle en avait d'autres, les jansénistes et les gallicans ; contre eux, il avait composé le livre de *L'Eglise gallicane*, complément du *Pape*, mais qui ne fut publié qu'après la mort de son auteur, en 1821. Magnifique tâche, où son optimisme courageux s'entraînait par les plus belles espérances : « Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édifice auguste dont les plans sont visiblement arrêtés ».

L'infailibilité du Pape, Maistre l'établit, non par une argumentation théologique, mais par une démonstration philosophique et politique. On peut la réduire à ce syllogisme : Toute souveraineté, tout gouvernement est, de sa nature, infailible, c'est-à-dire absolu. Or l'Eglise est une souveraineté, un gouvernement. Donc elle est infailible. Précisons. Où réside, dans l'Eglise, cette souveraineté ? Dans les Conciles ? Dans le Pape ? Elle réside dans le Pape, vrai souverain. Les Conciles généraux n'ont point la souveraineté sans le Pape, ni contre le Pape. A plus forte raison, les Conciles nationaux. Donc le Pape, seul souverain, est infailible. Où il est, là est l'Eglise. « Otez la reine d'un essaim, vous aurez des abeilles tant qu'il vous plaira ; mais de ruches, jamais. »

Là-dessus, des théologiens s'émurent vivement, et, en particulier, un « très docte Romain ». Comment, disait-on, Maistre avait-il pu confondre le concept d'infailibilité avec le pouvoir légal de décider en dernier ressort ? Et, pour démontrer l'infailibilité elle-même, quels arguments, tout autres que ceux de l'Ecriture, n'a-t-il pas présentés ! On a répondu que Maistre n'ignorait pas les arguments scripturaires et les avait, en passant, signalés, mais qu'il avait cru légitime, et avec raison, de développer les arguments rationnels et de convenance. D'autre part, entre la souveraineté politique et l'infailibilité religieuse, il n'avait garde de voir un rapport d'identité, mais un simple rapport d'analogie. Lui-même, écrivant au théologien de Rome, et avouant qu'il n'avait peut-être pas mis dans son exposé « toute la clarté requise », déclarait très haut ne pas croire seulement au Pape « inappelable », mais au Pape « infailible », constitué tel par les paroles de Jésus-Christ. Il était donc, et il le reste, « le premier messager laïque » de ce dogme qu'a défini, en 1870, le Concile du Vatican.

Avec une semblable hardiesse, il évoquait, pour la glorifier devant ses contemporains prévenus, la « magistrature pacifique » des Papes de la « chrétienté » du moyen âge, leurs interventions dans les affaires temporelles, qui furent toujours pour le bien des mœurs publiques et de la civilisation. Et, tout en protestant, comme il l'avait fait ailleurs, ne point défendre le « gouvernement des prêtres », bien que les prêtres au cours de l'histoire aient été les meilleurs ministres des princes, il se demandait si, dans la reconstitution de l'Europe, le Pape de Rome ne pourrait pas, ne devrait pas, redevenir le « médiateur-né » de la paix chrétienne. Puis, après avoir rappelé tous les bienfaits dont l'Europe et le monde sont redevables à la Papauté ; après avoir comparé l'Eglise mère et maîtresse, aux Eglises schismatiques, « protestantes, variables dans la doctrine, condamnées à la division » ; après avoir salué les Grecs « légers et menteurs » dont la réputation lui semble usurpée, il adjure les hérétiques, et parmi eux les Anglicans, qu'il aime pour tant de bonnes qualités, de se faire « les protagonistes de l'unité religieuse » sous l'obéissance de la Papauté. Qui ne connaît la finale de sa conclusion, le cri d'amour du fils pour sa mère, la même qu'avaient poussé Fénelon et Bossuet : « O Sainte Eglise romaine... ! »

Maistre n'a point dit : « O Sainte Eglise gallicane ! » Il a parlé, seulement, de la « noble Eglise gallicane », qu'il vénérât pour ses services, malgré ses préjugés, et dont il espérait tant pour la régé-

(1) Ecrit vers 1795, et édité seulement en 1869.

nération du monde chrétien, une fois qu'elle aurait repris sa place, qui est la première, dans l'armée de l'Eglise. Là encore — faut-il dire? là surtout — il batailla ferme contre les ennemis de l'unité.

A l'endroit des jansénistes, sa verve est mordante et rude. Jansénisme, calvinisme honteux et hypocrite, d'autant plus dangereux qu'il proteste à tout propos de son orthodoxie et qu'il veut rester dans l'Eglise, malgré l'Eglise; secte « la plus subtile, la plus dangereuse que le diable ait tissée », faite pour décourager l'homme dans ses élans vers Dieu; religion froide et sèche, où le Crucifié aux bras étroits, qui n'est mort que pour le petit nombre des élus, n'embrasse plus l'humanité coupable. Mais, dans le jansénisme, il ne trouve « rien d'aussi extraordinaire que l'établissement et l'influence de Port-Royal ». Le portrait est enlevé d'une main prestigieuse; il n'est que de lire ce style à l'emporte-pièce pour s'en souvenir. — Mais quoi? Tant de talents et tant de vertus livrés à la risée! Les solitaires (ces solitaires illustres, dont Sainte-Beuve, le souriant sceptique, ne parle que sa calotte à la main, et que M^{me} de Sévigné révérait, Nicole en tête) comparés à des cuistres lourds, ennuyeux, secs et, par-dessus le marché, plagiaires; les religieuses, et parmi elles la mère Angélique, la mère Agnès, traitées de « vierges folles »; Pascal lui-même, le grand Pascal, bafoué dans sa science, réprimandé pour son entêtement et son sectarisme : tout cela est-il supportable? — Tout cela, au premier abord, semble plus divertissant encore que méchant : volée de bois vert, administrée indirectement sur le dos de ceux qui, depuis près de trois siècles, n'ont exalté outre mesure les solitaires, et les religieuses de Port-Royal, que pour faire pièce aux jésuites et parfois, en fin de compte, pour dauber l'Eglise. — Soit. Mais vous ne faites que plaider les circonstances atténuantes. — Faisons donc un second pas. Et, laissant de côté Pascal, dont Maistre a toujours reconnu le génie profond et, en dépit de ses torts, les qualités extraordinaires, cherchons, de sang-froid, en quoi il aurait pu calomnier. Où est donc la sainteté de Port-Royal, à la ville et aux champs? Et, sans entrer dans la conscience des docteurs et des religieuses, et tout en espérant fermement pour eux la miséricorde divine, peut-on sainement appeler la révolte une vertu, et attribuer le *sens catholique* à l'orgueil obstiné? Leurs talents sont-ils donc de premier ordre? On lit encore Nicole. Le grand Arnauld et les autres, qui les lit? A tout prendre, Maistre l'intransigeant, qui fustige l'erreur et l'hérésie, est beaucoup plus près de la vérité sur Port-Royal que les admirateurs intéressés de sa littérature et d'une morale qui se flatte d'aller à la sainteté en déboussant à l'autorité légitime.

* * *

Il y a encore le Gallicanisme, ecclésiastique et parlementaire... et Bossuet. Qu'est-ce que Maistre a fait de la gloire et du génie de Bossuet, qui est « une des religions de la France »? — L'a-t-il donc accablé d'injures? — Il n'est pas allé jusque là. Mais il lui a décoché, en chemin, quelques impertinences de grand seigneur, dans un style quelque peu païen : « J'en demande bien pardon à l'ombre illustre de Bossuet! » — Pardon pour les impertinences, et il y en a. De grand homme à grand homme, elles sont presque de mise. Mais, sur les quatre articles de 1682, et sur la *Déclaration*, et sur sa *Défense*, pouvez-vous estimer que le réquisitoire de Maistre, l'ancien substitut au Sénat de Savoie, ne soit pas aussi serré et aussi fondé que possible? Et ne vaudrait-il pas mieux souffrir quelques faiblesses, si elles sont véritables, dans nos grands hommes, que de fermer les yeux à l'évidence et de plaider les causes perdues? Maistre l'a fait. Seulement, comme il avait vu le plus grand génie de France dans une posture hésitante et timide en face de Louis XIV, il a remercié Dieu d'avoir établi sur notre terre une autorité infallible, plus haute et plus lumineuse encore que le

génie. Son livre l'a fait entendre au clergé de France, qui a compris et suivi. Il a aidé à tuer le Gallicanisme chez nous. C'est sa gloire.

Et, puisque nous en sommes au Maistre détracteur, joignons, sans tenir trop de compte de la suite des temps, une autre victime illustre à la liste : le chancelier François Bacon. Aussi bien c'est avec celui-là que la lutte a été la plus chaude. « Nous avons boxé comme deux forts de Fleet-Street; et, s'il m'a arraché quelques cheveux, je pense bien aussi que sa perruque n'est plus à sa place. »

L'examen de la philosophie de Bacon est le plus violent, et le plus jeune, de ses écrits. Composé vers 1815, il ne fut publié qu'après 1821.

Maistre regarde Bacon comme l'un des plus grands ennemis de la religion. La méthode expérimentale qu'il a inaugurée — observation, expérimentation, induction — mène tout droit au matérialisme scientifique. Elle exclut l'étude des causes finales : elle ne dit jamais : *Pourquoi?* Elle refuse de mêler à la science la religion ou la métaphysique. Et elle se moque du syllogisme. Au vieil outil d'Aristote, elle oppose l'outil nouveau, *novum organum*. Alors Maistre saisit corps à corps son adversaire. Son outil est-il donc si nouveau? Il y a longtemps qu'on observe, qu'on fait des expériences, et des inductions. L'induction, qu'est-elle, « qu'un syllogisme contracté, un syllogisme que vous ne voulez pas voir »?

En réalité, cette méthode n'a pas conduit à de grandes découvertes : Bacon n'est rien à côté de Copernic, de Leibniz et de Galilée. Et, toute seule, elle ne pouvait pas en produire. La maîtrise du verre par le feu, l'invention des lentilles et des miroirs, a été chose beaucoup plus importante et féconde... Passons. Où Maistre triomphe, c'est quand il accuse Bacon d'avoir détruit la hiérarchie des connaissances humaines. Dans Bacon, il n'y a qu'une science, la physique expérimentale : à elle seule appartient la certitude; les autres « ne résident que dans l'opinion ». Système extrêmement dangereux, et qui « tend directement à l'aviilissement de l'homme ». C'est par là que le pharmacien Homais ne veut plus écouter son curé, et, au milieu de ses bocaux, se moque de lui quand il passe dans la rue. Si la science a son prix, elle est comme le feu, qui ne doit pas être confié aux enfants. Et il faut la tenir à sa place, « la préséance allant de droit » aux sciences morales qui forment l'homme. Mais Bacon a voulu séparer la science et la religion. S'il n'a pas voulu positivement la détruire, au moins n'a-t-il pas compris l'ordre universel. L'outil qu'il recommande n'est rien sans la main; la main elle-même n'est rien sans l'intelligence et la volonté. L'âme est la plus grande des forces humaines. Somme toute, il est plus difficile, et il est meilleur, d'être le maître de soi que le maître de la nature. Et toutes les erreurs, et toutes les confusions de méthode, qui nous sont venues par les « scientifiques », justifient suffisamment la campagne de Maistre. Nous jugeons inutile de donner des exemples des invectives violentes dont le réquisitoire est tout fleuri. Il est visible que Bacon est, pour Maistre, le philosophe chéri du XVIII^e siècle et qu'en lui c'est leur naturalisme qu'il poursuit.

Avec quelle joie, au contraire, il montre dans l'Eglise la gardienne et la dépositaire de la science! Elle la surveille, par l'Inquisition, qui protège les faibles contre l'erreur et l'hérésie, toujours dissolvantes. Elle la modère, en la confiant aux mains des prudents. Et, en la modérant, elle est « le grain d'aromate qui l'empêche de se corrompre » et de corrompre les autres. Sur l'union de la science et de la religion, que Bacon rejetait brutalement, Maistre est intarissable. Les objections ne l'effraient pas : par exemple, celle qui revient sans cesse, et que l'on prend de la condamnation de Galilée. Il l'expose sans peur et la réfute avec sa franchise ordinaire, tout comme il justifie, en 1815, dans ses lettres à un gentilhomme russe, l'Inquisition espagnole qu'avait supprimée, en 1812, un décret des Cortès. Il est partout sur la brèche, infatigable autant que brave...

Mais le meilleur de son esprit et de son cœur, il l'a mis dans les *Soirées de Saint-Petersbourg* : livre très cher, élaboré avec soin pendant presque toute sa vie, et qu'en mourant il laissait inachevé. Le sujet est indiqué dans le sous-titre : *le gouvernement temporel de la Providence*. Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'ordre du monde physique : les étoiles, dans le firmament, obéissent à la main qui les guide ; et, sur la terre, les saisons se succèdent avec une harmonieuse inévitabilité. Mais le monde moral nous offre une tout autre apparence et pose un problème angoissant : la loi de la souffrance, le bonheur des méchants et les souffrances des justes. Il est posé par l'un des trois amis qui, un soir de juillet 1809, remontent en barque le cours de la Néva : nuit d'été chaude et belle, dont l'enchantement inspire au chevalier de Bray l'idée suivante : « Je voudrais bien voir ici, sur cette même barque où nous sommes... un de ces monstres qui fatiguent la terre... A quoi le comte de Maistre et le sénateur de Tamara répliquent ensemble : Et qu'en feriez-vous, s'il vous plaît? — Je lui demanderais si cette nuit lui semble aussi belle qu'à nous. »

Il y avait bien longtemps que cette question obsédait la pensée de Maistre et qu'il avait pris parti. La mort de sa mère, en 1774, avait mis Joseph au « désespoir ». Mais sa sœur Jeannette était, plus que lui, un comble de la douleur ; un témoin raconte qu'elle poussait des « imprécations sublimes » contre le ciel. Joseph s'approcha d'elle et, dans une conversation « forte », il justifia la sagesse de la Providence qu'elle attaquait. Peu à peu rassérénée, elle fut « la première à essuyer ses larmes et à consoler les autres ». Vingt ans plus tard, la marquise Costa de Beauregard perdit à la guerre un fils bien-aimé. Dans la « Consolation » qu'il lui adressa, Maistre évoquait à ses yeux et à son cœur le Dieu « très bon et très grand » qui nous a dit, « par la bouche d'un de ses envoyés : « Je vous aime d'un amour éternel ». Au cours de la Révolution, dans les années de souffrance et d'exil, ses lettres sont pleines des mêmes sentiments, provoqués par le spectacle des souffrances humaines. Enfin, des *Considérations sur la France*, on a pu dire que le livre est une « histoire contemporaine de la Providence (1) », autrement difficile à écrire que l'histoire de la Providence dans le passé.

A la suite de Bossuet, Maistre constate le mystère : l'accord de la Providence et de la liberté humaine ; et, pour l'exposer, il trouve une formule ingénieuse et vraie : « Nous sommes tous attachés au trône de l'Éternel par une chaîne souple qui nous retient sans nous asservir ». La Providence, ajoute-t-il, pour qui « tout est moyen, même l'obstacle », emploie, pour arriver à ses fins, les causes secondes, même indignes ; elle n'a besoin que de quelques personnes, pour la révolution comme pour la contre-révolution. Qu'est-ce que cette « volonté populaire », dont les démocrates nous rebattent les oreilles ? Il suffirait de quatre ou cinq personnes, qui s'entendraient bien, pour donner un roi à la France. Et Maistre d'imaginer le récit d'une restauration, qui est une très piquante scène de comédie... La guerre même — et voilà le paradoxe « apparent » qui l'a fait traiter de sauvage et de cannibale — la guerre est un bien. Les mères la détestent, et l'Église, fort justement, prie Dieu de l'écarter de nous. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est une loi naturelle, une loi historique, et que « les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles tiennent souvent à l'état de guerre ». Le sénateur des *Soirées* dira : « La guerre est divine ».

Les *Soirées* reprennent le problème avec plus d'ampleur, mais dans une autre ligne que celle de Bossuet. La réponse ordinaire, que « la vie éternelle » doit réparer les injustices d'ici-bas, ne le satisfait pas pleinement. Il en cherche d'autres, et, sans réfuter Bossuet, il le complète. Ce que Bossuet effleurait à peine, il le

développe. Il examine le fait humain : les innocents sont-ils réellement plus malheureux que les autres, et les méchants sont-ils, en fait, plus heureux ? Une fois de plus, Maistre est l'athlète laïque, le philosophe, qui vient renforcer la démonstration des théologiens. Et la discussion commence, appuyée sur les faits. Résumons-là (1).

L'objection courante et banale ne porte pas. Nous sommes en face d'une grande loi, la loi de la souffrance, qui frappe tous les hommes : « Les maux de toute espèce pleuvent sur tout le genre humain, comme les balles sur une armée, sans aucune distinction de personnes ». Si les malheurs et les balles s'arrêtaient devant la vertu, ce serait la ruine de l'ordre moral, et le régime du miracle perpétuel : c'est-à-dire un malheur et une absurdité.

Serrons les faits de plus près. Mettons en parallèle, pour le bonheur, les gens de bien et les vicieux. L'égalité est rompue en faveur des premiers. Car ils échappent la plupart du temps aux peines judiciaires, et ils n'ont pas la crainte du « bourreau » ; ils sont exemptés d'un grand nombre de maladies, les maladies ayant toutes une origine morale, ce qui est prouvé par la raison et l'expérience et, beaucoup moins bien, par une philologie de fantaisie ; les exceptions confirment la règle.

Allons encore plus à fond. Les générations sont solidaires. Nous payons les fautes commises par nos ancêtres, et surtout par nos premiers parents. « Le péché originel, qui explique tout et sans lequel on n'explique rien, se répète malheureusement à chaque instant de la durée. » Les morts parlent en nous. Le « bon sauvage », tant vanté par Jean-Jacques, n'existe pas ; tout sauvage est un dégradé...

Enfin, la vertu a deux autres privilèges : la paix du cœur, tout comme le remords est le fruit naturel du péché ; et la bonne réputation, « une des jouissances les plus délicieuses de la vie ». Le peuple ne dit-il pas couramment : *Contentement passe richesses*, ou : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*? — Mais, hélas ! où est l'innocence ? Où est le juste ? « Portant la lampe jusqu'au fond de notre âme, Maistre analyse nos fautes et leur répercussion sociale : « complicité, conseil, exemple, approbation, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse ». D'autre part, « quelle effrayante recherche que celle qui aurait pour objet le petit nombre, la fausseté et l'inconsistance de nos vertus ! » Les innocents — il y en a — sont extrêmement rares ; et justement, à l'exemple du Christ, ce sont les seuls qui ne se plaignent pas... Ceux qui murmurent sont les orgueilleux, les révoltés.

Pour couronner cette théorie, Maistre ajoute l'étude de ces deux causes qui diminuent le mal humain ; la prière qui, par le mécanisme des causes secondes, écarte le mal suspendu sur nos têtes, « comme les médicaments écartent la fièvre qui eût abouti à la souffrance ou à la mort » ; et la réversibilité des mérites, par quoi « les douleurs de l'innocence peuvent se reporter au profit des coupables ».

Dans les limites où il a voulu la circonscrire, la thèse de Maistre est victorieuse, et les pages où il l'expose contiennent de vrais trésors.

Il en a d'autres. Car nous n'avons pris que les sommets. Dans les livres cités, nombre de questions sont soulevées et, à l'ordinaire, résolues en des pages qui sont souvent étincelantes de raison et de verve. Et, si nous voulions fouiller dans sa correspondance, dont la publication, il y a quelque cinquante ans, révéla l'homme, nous verrions se lever, devant nous, d'autres problèmes ressortissant à presque toutes les connaissances humaines. Ce penseur, qui a tout lu, a des idées sur tout.

Il serait curieux, par exemple, d'ouvrir les lettres que le père adressait à ses filles, Adèle et Constance, et d'en tirer un petit

(1) Cf. LOUIS ARNOULD. *La Providence et le bonheur d'après Bossuet et Joseph de Maistre*.

(1) Georges Goyau.

traité sur l'éducation des jeunes filles, que l'on pourrait comparer à certaines pages de Molière ou de Fénelon ou de M^{me} de Maintenon. Les réflexions originales, et justes, y abonderaient; et, si quelques notes nous semblent aujourd'hui détonner, c'est que l'horizon change aux détours du chemin, et que non seulement les situations et les temps, mais les progrès des connaissances humaines doivent modifier nos programmes. Mais les principes établis sont inattaquables, bien que, çà et là, l'expression soit un peu vive.

Par exemple, c'est l'évidence même que la jeune fille soit formée à sa mission, laquelle est, en général, d'être mère et la première éducatrice des enfants. Que si Maistre dit à Constance : « Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre », il se reprend soudain : « Elles font quelque chose de plus grand : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : un honnête homme et une honnête femme ». Cela ne serait-il pas mieux que *l'Iliade* ou le *Télémaque*? Les livres de M^{me} de Staël ne pouvaient rien changer à son opinion.

Quand il ajoute que la femme est différente de l'homme, sans lui être inégale, et que l'éducation doit tenir compte de cette différence, la sagesse écrit encore avec sa plume; et les comparaisons appropriées, pour illustrer cette vérité d'expérience, naissent aussi fraîches et presque aussi nombreuses que les fleurs au printemps.

Les femmes peuvent être savantes... avec mesure. Il ne leur prêchait pas l'ignorance; à Dieu ne plaise! Il ne veut pas qu'elles soient pédantes, et que leurs études les détournent de leurs devoirs d'état, mais qu'elles soient instruites et modestes.

Arrêtons-nous, sans chercher à épuiser notre sujet. Négligions volontairement de relever les erreurs de l'historien, moins nombreuses qu'on ne le pense; les étymologies abracadabrantes d'un philologue qui était mal outillé pour ce travail; ou même ce qu'on nomme les prophéties de Maistre. Il est sûr qu'il n'a jamais posé pour le prophète; parmi les pronostics qu'il formulait, chemin faisant, ceux qui se sont réalisés prouvent la perspicacité de son intelligence, les autres sont la preuve, déjà connue, que l'esprit de l'homme n'est pas infini...

L'ÉCRIVAIN

Il convient, pour juger l'écrivain, de mettre à part sa correspondance avec les intimes. Si le mot de Buffon est juste : « Le style est l'homme même », jamais il ne s'est mieux appliqué. Maistre s'y présente au vif et au vrai, et sous tous ses aspects, chrétien, diplomate, ami, penseur, homme du monde, père : tout cela, sans affectation, avec le naturel le plus aisé, et, quand il le faut, avec toute la dignité convenable. Cherchez les épistoliers les plus vantés; quel est celui, ou celle, qu'il n'égale pas? On dirait volontiers : où sont ceux qu'il ne dépasse pas et par la variété de son style et par l'élevation de son âme? Son âme s'est épanchée dans ses lettres, comme elle se montrait dans la conversation à Lausanne et à Saint-Petersbourg. Causeur merveilleux qui prend tous les tons, aimable, spirituel, gaulois même, sérieux, érudit sans pédantisme, et grave sans préciosité.

Pour ses œuvres imprimées, opuscules et livres, ce n'est pas dès les premiers jours qu'il a trouvé le ton naturel, en un mot, qu'il s'est trouvé lui-même : n'est-ce pas la dernière chose dont on s'avise? On commence par imiter les autres, ceux qui ont imprimé avant nous. Il imite donc les auteurs à la mode, Bernardin de Saint-Pierre, surtout Jean-Jacques; il est, comme eux, sensible, éloquent. Dans l'éloge de Victor-Amédée III (1775), il exalte ainsi, devant un « jeune étranger », la simplicité du roi, en montrant le palais royal, dont « des gardes menaçants ne défendent pas l'entrée » : « Voilà le lieu où le Roi-Pasteur coule des jours tranquilles, au sein d'une famille chérie; c'est ici qu'il médite en silence sur les besoins de son peuple, qu'il projette les réformes possibles et qu'il gémit sur les abus inévitables. Voyez ce salon : c'est là

que le dernier de ses sujets peut venir librement assister au repas de son maître et s'enivrer du plaisir de le voir ». Souvenons-nous que l'auteur avait alors vingt-deux ans. Son prospectus pour l'ascension de son frère Xavier en montgolfière (1784) a de l'esprit et une gaieté franche, mais il garde trop, à l'adresse des dames, les grâces surannées du XVIII^e siècle. On reste toujours de son temps, malgré qu'on en ait. Comme Joseph de Maistre se montra l'adversaire implacable du XVIII^e siècle, on s'est diverti à retrouver, dans ses ouvrages, les traits du siècle abhorré; l'éloquence de Rousseau, l'ironie de Voltaire, l'esprit de Montesquieu et de Fontenelle : petite revanche, pour consoler les vaincus. Accordons que, dans le tissu très serré de son argumentation et de sa phrase, on rencontre çà et là un grain de déclamation, laissé par le polémiste.

Les années de la Révolution tirèrent ce génie de sa gangue et révélèrent l'écrivain. Il apparaît dans le *Discours à la Marquise Costa*, où il achève de jeter sa gourme. Exercice d'école, inspiré de Sénèque, où les réminiscences classiques s'enchaînent jusqu'à la satiété, mais où éclatent, précisément sur la Révolution et sur la Providence, des pages pleines et vigoureuses, qui annoncent la bonne facture de l'artiste.

Cette bonne facture est presque achevée dans les *Considérations sur la France*; elle atteint sa perfection dans les *Soirées*. Quelle est-elle? Parmi le concert de nos grands écrivains, quelle est la note personnelle de Joseph de Maistre? Car « son style — lui-même l'a reconnu et dit — a une espèce de timbre qui le trahit toujours ». Il peut ne pas signer, les lecteurs le nomment. L'écrivain n'est point, ou il n'est que très peu, du XVIII^e siècle; nous savons pourquoi : en vérité, ce siècle était trop peu chrétien et trop peu français, pour lui agréer.

Il est plus voisin du XVII^e, où il admire l'union de la religion et de la science, qui lui tient tant à cœur. C'est un plaisir, pour lui, de l'opposer au siècle suivant, qui a brisé cette union si nécessaire. Il aime ces grands esprits nourris aux lettres classiques : Corneille et ses héros; Racine, dont les vers harmonieux, récités par M^{me} la présidente Maistre, ont bercé son adolescence, et, par Racine, les Grecs, qu'il fait profession de mépriser, ont influé sur lui, indirectement; Fénelon, qu'il exalte; Pascal, Bossuet, dont il salue le génie, malgré les divergences de doctrine qu'il peut avoir avec eux.

Mais, comme leur sérénité diffère de son attitude combative! S'il est, comme eux, assuré de posséder la vérité, il est obligé de lutter, pied à pied, dans une mêlée incessante, pour refouler les libertins devenus singulièrement plus audacieux et impudents. Son activité, d'où partent tant de coups, est plus vivante, et comme grouillante. Nous l'avons entendu : avec quelques-uns, notamment Bacon, il *boxe*. Pour cette raison, et pour d'autres, qui tiennent à ses habitudes, il n'a pas leur composition ordonnée, lui qui est pourtant si ami de l'ordre. Son style est une conversation. En le lisant, on l'écoute, on suit les modulations de sa voix, qui gronde, qui flatte, qui s'indigne, qui a l'accent du triomphe, selon les moments et les adversaires. A proprement parler, ce n'est pas la conversation ordinaire, à bâtons rompus. Ce n'est pas non plus un dialogue, où les interlocuteurs, dénommés A, B ou C, n'expriment tour à tour que la pensée de l'écrivain ou ne sont occupés qu'à lui donner la réplique. Il a écrit des *entretiens*; ceux qui parlent savent où ils vont, et ils ont chacun leur caractère; mais ils ne s'interdisent pas les digressions, quand elles sont nécessaires pour éclairer le débat. Il n'a pas, à vrai dire, les coups d'aile de Platon; mais le pied est plus sûr. Et parce que ce sont des entretiens, on ne trouve nulle part, chez lui, ce grand palais d'idées, lumineux et logique, comme l'est, par exemple, le *Discours sur l'histoire universelle*. Son système, qui est bien lié, le lecteur a le plaisir, ou la peine, de le reconstruire.

Maistre ne ressemble pas, non plus, aux grands romantiques. Le mal du siècle, de René, n'avait pas de prise sur ce chrétien croyant et pratiquant; ses douleurs, à lui, sont plus profondes, moins sonores. Dans le passé, qu'il fouille en historien, il ne cherche pas le décor, mais les faits pour confirmer ses thèses. Et la nature, tant observée par eux, ne lui fournit aucune description : les premières pages des *Soirées* ne sont pas de Joseph, mais de Xavier. Ses paysages sont proprement des vues sur le monde intérieur des âmes : on peut constater, en le lisant, qu'il a, lui aussi, une bonne « lanterne » pour y projeter une vive lumière. Entre ses contemporains, ceux dont il fut l'ami fidèle, étaient Félicité de Lamennais, à qui fut adressée sa dernière lettre, et dont il admirait les vues, dans sa *première manière*, avec le premier volume de *l'Indifférence en matière de religion*; et le vicomte de Bonald, chez qui — disait-il — il retrouvait toutes ses idées. La formule heureuse de Bonald : « La Révolution, qui a commencé par la déclaration des droits de l'homme, ne finira que par la déclaration des droits de Jésus-Christ », Maistre l'adoptait pleinement, en y ajoutant que cette déclaration se ferait par la France. Mais il n'eut jamais, quoi qu'on en ait dit, la seconde manière de Félicité de Lamennais, la manière apocalyptique qu'il n'a pas pu connaître et qu'il n'a pas employée; et il dépasse de bien des coudées son ami de Bonald.

Sa langue est pleine, sans bavures, sobre, vigoureuse, agile, colorée. Elle éclaire les idées par les images; aux notions abstraites des logiciens, elle donne le mouvement et la vie « par de brusques appels à l'expérience familière, au bon sens », par des rapports imprévus qui éveillent l'attention. Il dira d'un livre de Port-Royal : « Il est aussi impossible d'y trouver une absurdité ou un solécisme qu'un aperçu profond ou un mouvement d'éloquence; c'est le poli, la dureté, et le froid de la glace ». Pour montrer que la Providence dans ses grandes opérations agit à long terme : « On peut, dit-il, voir soixante générations de roses; quel homme peut assister au développement total d'un chêne? » Au piquant, des rapports imprévus, joignez le sel de l'esprit, qui l'a fait appeler « un Voltaire retourné »; et ajoutez quelques impertinences de grand seigneur : « Il faut, en effet, de l'impertinence dans certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts ». L'appétit du lecteur est excité. Et Maistre, par la variété de la forme autant que par l'intérêt du fond, ne lui permet pas de s'endormir.

Est-il besoin de faire remarquer que, dans la trame de ce style, surgissent de temps en temps, souvent même, des *maximes*, des *pensées*, d'une frappe vigoureuse et nette, qui restent dans la mémoire des lecteurs, et parfois sont de vraies argumentations en raccourci? Maistre n'a point fait un recueil de *maximes*, comme La Rochefoucauld, ou de *pensées*, comme Joubert. Mais sa récolte, si on la séparait, vaudrait la leur et serait peut-être plus abondante. Donnons un ou deux exemples : « Aucune religion, excepté une, ne peut supporter l'épreuve de la science... La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, excepté l'or. » « Il n'y a rien de si infailible que l'instinct de l'impie. Voyez ce qu'elle hait, ce qui la met en colère et ce qu'elle attaque partout, et avec fureur : c'est la vérité. » Et lui, qui a si bien réussi dans les épigrammes, a dit encore : « La pointe française pique, comme l'aiguille, pour faire passer le fil... »

Après cela, nierons-nous que cette langue, et ce style, ait des défauts : des expressions impropres, des termes scolastiques — ils sont rares — quelques affirmations trop tranchantes, des paradoxes provocants et des vivacités un peu excessives dans la polémique? Non. Ces faiblesses, si quelques-unes paraissent cherchées pour arrêter ou frapper les lecteurs, sont les défauts de ses éminentes qualités.

ALEXIS CROSNIER.

Les catholiques allemands

Une question qui depuis des générations n'a cessé d'être de la plus haute importance pour l'avenir de l'Europe pourrait bien se trouver, à l'heure actuelle, à la veille d'une solution finale. Cette question, la voici : Quel sera le sort du catholicisme allemand?

Le problème n'a pas qu'une portée religieuse. Il n'intéresse pas que les catholiques. Il est vital aux yeux de tout historien et de tout observateur de l'Europe, car le recul progressif du catholicisme allemand depuis trois siècles fut la mesure même du changement survenu dans notre civilisation. Depuis l'époque de Gustave-Adolphe, la lente décadence du catholicisme chez les peuples de race germanique et l'accroissement graduel de forces qui lui sont hostiles furent quasi ininterrompus.

L'heure a-t-elle sonné qui verra la disparition, en Germanie, du catholicisme comme force culturelle effective? Dans l'affirmative, la civilisation allemande sombrera avec lui. La faillite du catholicisme allemand pourra, peut-être, par réaction, fortifier le catholicisme de pays de civilisation plus ancienne, notamment en France; mais sur l'étendue des territoires germains cette faillite signifierait la fin de tout ce par quoi l'Allemagne constituait une partie de la vie générale de la Chrétienté. Car, ne vous y trompez pas, une Allemagne païenne (et il n'y a pas d'Allemagne protestante vivante) ne peut être qu'une ennemie de l'Europe et sera presque certainement vaincue par l'Europe.

En gros, avant la guerre, environ la moitié de la race germanique était catholique au moins de tradition sinon de pratique réelle. Mais dans ce bloc, le nombre de ceux qui sympathisaient plus ou moins avec la tradition prussienne non-catholique s'était beaucoup accru. La puissante action de Bismarck avait porté des fruits à l'intérieur du Reich où beaucoup d'Allemands, catholiques de naissance, en étaient arrivés à préférer la nouvelle Allemagne dominée par Berlin à leur ancienne culture catholique.

L'Autriche demeurait comme un symbole. La majesté de l'ancienne Allemagne civilisée était là. Et cette ancienne Germanie civilisée exerçait un prestige sur tous les Slaves catholiques, à l'exception des Polonais tenus sous la botte prussienne ou la botte russe. La guerre, qui préserva soigneusement l'unité prussienne du Reich, détruisit cette ancienne valeur de l'Autriche. Wilson, Lloyd George, Clemenceau et les autres sauvèrent Berlin, mais ruinèrent Vienne.

Néanmoins, pendant les dernières quatorze années, des hommes au courant de l'histoire et connaissant l'Europe persistaient à espérer que, malgré leurs divisions, les éléments catholiques de la race germanique suffiraient à la sauver. Ils croyaient que plus jamais Berlin ne serait en état de s'imposer, de rudoyer et de diriger comme il l'avait fait. Il suffisait de visiter la vallée du Rhin, la Forêt-Noire, presque toute la Bavière, pour sentir combien l'atmosphère y était plus libre, moralement et spirituellement, qu'elle ne l'était avant que la Prusse n'eût conduit alliés et sujets à la défaite.

Mais les derniers mois ont profondément révolutionné tout cela. A l'heure actuelle, Berlin — et tout ce que Berlin représente — est, apparemment tout au moins, plus puissant que jamais. Et, fait particulièrement remarquable, le catholicisme allemand, l'Autriche exceptée, a capitulé en ce moment. Même l'abominable agression au Congrès catholique de Munich ne provoqua aucune réaction. Aucune indignation officielle ne s'éleva. En fait, il n'y eut aucune protestation. Et le travail qui s'accomplit est ouverte-

ment et essentiellement un travail anticatholique. C'est bien en vain que certains catholiques allemands — ceux qui ont accepté le nouvel ordre de choses — attirent notre attention sur les points du programme hitlérien que le catholicisme peut admettre. Tout l'esprit de ce programme est la continuation de la politique par laquelle Frédéric le Grand voulait détruire l'Eglise catholique en la réduisant à « un vieil hibou qui crie dans la nuit et qui n'est plus capable de rien faire ». Le catholicisme est autorisé à survivre comme une secte ou une opinion tout à fait subsidiaire à la religion païenne de la Race. Mais cela, ce sera la fin du catholicisme allemand en tant que force vitale.

Sans doute saurons-nous dans un avenir relativement prochain si pareil désastre accablait l'Europe ou s'il lui sera évité. Deux choses permettront d'en juger. Une première, la moins importante : l'Autriche tiendra-t-elle ou sera-t-elle vaincue ? En ce moment elle est assiégée par les forces révolutionnaires hitlériennes qui l'attaquent à leur manière, qui sont le massacre et la terreur. Une seconde, plus importante : y aura-t-il une réaction chez les catholiques allemands ? S'il ne s'en produit pas, ils sont condamnés. Le processus sera graduel, mais il sera évident. Une religion essentiellement destructrice de la leur — et des traditions par lesquelles la culture allemande vécut depuis les temps où Charlemagne la baptisa par l'épée avec ses grandes armées de l'Occident — l'aura supplantée.

HILAIRE BELLOC.

Pierre de Nolhac

poète de l'Humanisme

Deux livres de poèmes espacés sur de longues années. Le second vient seulement de paraître à l'heure où l'hiver engourdit les doigts du poète (1). Ils suffisent pourtant à nous remettre dans ce sens de la vie, déserté par une partie de notre siècle qui se débat dans la nuit pour avoir précisément perdu la route éternelle. Le *Rameau d'or* porte en sous-titre : « Poèmes de l'Humanisme ». Que d'erreurs, que de sottises, que de fous espoirs, autour de ce mot qu'on a fait revivre ces dernières années pour l'appliquer aux besognes les plus diverses ! Il est vrai qu'il est suffisamment riche pour être ainsi sollicité de toutes parts. S'il était nécessaire pourtant d'en circonscrire la portée et d'en approfondir la valeur, c'est à Pierre de Nolhac et au *Rameau d'or* que nous aurions recours. Chez aucun autre de nos contemporains la flamme humaniste, la vraie flamme, n'aura brillé d'un plus pur, d'un plus noble éclat.

Il arrive une heure dans la vie des grands écrivains, et surtout des poètes, où la critique suspend son exercice. Le jugement cède à l'admiration. Ils ont acquis une telle maîtrise, ils ont atteint des hauteurs si sereines que nous ne voyons plus en eux que les vertus majeures, la force, le mouvement, la clarté, la sagesse. Nous allons vers eux d'un élan sans réserves comme à des dieux pleins de lumière. C'est, en effet, à un génie antique que s'apparente d'abord Pierre de Nolhac. Sa parole dégage une sagesse exquise, une indulgence affectueuse, une connaissance des secrets de la vie. Mais il y a plus : cette douceur, cette bonté, cette persistance dans l'action en dépit de l'âge et de la gloire ne sont pas seulement d'un « ancien » ; la tendresse et la foi de l'Evangile pénètrent de leur rythme le rythme de son existence et répandent sur ses poèmes le miel mystérieux qui empêche ses vers les plus douloureux d'être désespérés. A la mélancolie de Virgile s'ajoute la joyeuse certitude

(1) *Le Rameau d'or*, Ed. Plon-Nourrit. Le recueil précédent, *Poèmes de France et d'Italie*, a paru chez Garnier.

de l'immortalité, non point seulement littéraire, mais chrétienne. Avec Pierre de Nolhac, c'est un nouveau chaînon ajouté à la chaîne dorée du grand humanisme, de l'humanisme complet.

Quelques semaines, à peine, nous séparent d'une grande tombe prématurément ouverte. Mais le flambeau mystique a été recueilli à temps des mains très belles d'Anna de Noailles. Un grand poète nous a quittés, un grand poète nous demeure. Combien différents l'un de l'autre, certes, mais profondément, sincèrement humains tous deux ! A l'abondance tumultueuse d'une source torrentielle succède l'eau claire d'un fleuve tranquille. A l'inquiétude pathétique, la magnifique sécurité du sage. Mais nous verrons tout à l'heure le désaccord essentiel, si toutefois on peut s'exprimer ainsi en parlant de ces deux princes de l'harmonie.

Le Rameau d'or est un enseignement subtil, une poésie constante, le reflet d'une conscience droite, l'espoir toujours vert malgré le front chenu. Ces « Poèmes de l'Humanisme » sont une véritable philosophie de l'homme d'Occident, de l'homme latin, de l'homme universel. Qu'ils soient de France ou d'Italie, qu'ils entrelacent la musique, les images et la science, qu'ils évoquent deux jeux enthousiastes d'écolier ou qu'ils égrenent lentement des stances hivernales, partout la flamme brûle et brille qui éclaire nos raisons d'être et nos façons de vivre.

Comment séparer des autres les poèmes proprement latins, italiens, sans commettre une dissociation sacrilège, tellement l'Italie se trouve intimement mêlée dans la trame secrète de tous. Tantôt elle éclate de jeunesse et de beauté, tantôt par un rappel de ses douceurs de jadis le poète nous ramène à sa vigueur présente, tantôt enfin elle constitue le merveilleux filigrane qui transparait à travers les rimes d'or. Italie et France ne font qu'une âme dans ses vers comme elles sont une dans son cœur. Il semble retrouver des accents d'impérissables vingt-ans pour chanter cette splendeur italienne qui lui révéla la lumière :

*Ce grand corps de beauté qu'étreint la mer latine,
L'Italie est vivante aux yeux du souvenir,
Et mon cœur sait comment pour le siècle à venir
Veille sous tant de grâce une âme qui s'obstine.*

*Salut, sang fraternel ivre de jeune ardeur !
Des présages nouveaux il n'est rien que tu craignes :
Chaque jour, détérré dans le sol où tu règnes,
Le marbre des consuls annonce ta grandeur.*

Mais la grande pensée de Pierre de Nolhac dépasse pour ainsi dire l'Italie pour s'élever jusqu'à Rome ; et voici l'acte décisif, l'acte humaniste de ce Gaulois : sans rien renier de son sol natal, rien sacrifier de la terre ancestrale, il se soumettra librement, intelligemment, de son cœur et de sa raison, à cette Rome sans qui l'ordre n'existe point. Il définit en quelques vers le sens véritable de la latinité qui n'est pas asservissement mais choix libre et fier.

*— « Jeune centurion né sous des cieux gaulois,
Héritier d'un sang fier et rebelle, je mène
Dans les camps de l'Empire, et soumis à ses lois,
Un cœur qui se refuse à la force romaine.*

*« Mais d'un combat secret personne n'a rien su.
J'ai choisi librement de servir sous les aigles :
Je ne trahirai pas l'honneur que j'ai reçu,
Rome ! d'offrir ma vie à l'ordre que tu règles. »*

Ne sent-on pas que le jour où il se trouvera un poète prussien pour chanter une aussi virile déclaration, l'Europe aura reconstitué son unité ? Ce serait une magnifique ambition pour un homme ou pour un siècle d'intégrer l'Allemagne protestante ou la Russie byzantine à l'ordre latin. C'est la grande œuvre de l'avenir. La

face du monde sera renouvelée quand le légionnaire prussien et le légionnaire moscovite pourront clamer au moment de mourir ce cri de foi du légionnaire gaulois :

*J'ai porté les faisceaux pour le Christ et pour toi,
En ton double destin je mets ma double foi
Et, prêt à terminer mes jours, je renouvelle
Mon serment de jeunesse à la Rome éternelle!*

Cette philosophie civique n'alourdit pas la marche du poète. Il a trouvé, pour faire revivre la Méditerranée dans la mémoire du souvenir, la plus claire lumière hellénique. Certaines de ses stances rappellent à la fois Racine et Moréas :

*Ce jardin d'Amalfi suspendu sur la mer,
Qu'un bois de citronniers baigne de son haleine,
Dans le flot des parfums dont sa corbeille est pleine
Au capiteux jasmin mêlé du buis amer.*

*A tant de volupté dont les sens ont l'ivresse
L'âme qui se reprend dérobe ses secrets;
Te reverrai-je, assise, avec les durs cyprès
Et ton dur paysage inondé de tendresse?*

Et voici du plus beau Ronsard :

*Du frais jaillissement qui court de livre en livre,
Où s'élanche la soif d'apprendre et d'enseigner,
Naît cet espoir caché, qui nous fuit le dernier,
D'imposer notre gloire au temps et de survivre.*

*Tel fut le mien, avant que l'âge me surprît.
Mais qu'importe après tout que l'oubli nous efface,
Si la source est vivante et si l'enfant qui passe,
Sans connaître mon nom s'abreuve à mon esprit!*

Nous saisissons là cette croyance en la survie qui donne tant d'apaisement aux *Stances de l'hiver* qui ferment le livre. Les grands poètes se reconnaissent à leur comportement devant la mort, les grandes âmes à leur sérénité devant l'apparition de la « reine des épouvantements ». Pierre Loti et Anna de Noailles, qui frémissent toute leur vie à l'idée du néant, ont été de merveilleux poètes. Pierre de Nolhac, qui parle de la fin de la douceur de vivre avec la plus mélancolique délicatesse est, outre un grand poète, une âme magnanime. Il n'a rien d'un stoïque :

J'ai pris tant de bonheur à la beauté des choses...

J'écoute en mon hiver les voix de mon printemps...

*Je te respire ainsi qu'un bouquet de l'automne
Beau déclin d'une vie où fut tant de printemps...*

Ce n'est donc pas un cœur sec qui va s'incliner sous la loi fatale du ralentissement de la vie, mais simplement un cœur qui a beaucoup aimé et qui sait que tout finit pour mieux renaître :

*Je m'habitue à la solitude, au silence,
A l'assoupissement des sens et du désir,
A la paix merveilleuse où l'esprit peut saisir
Des aspects inconnus et purs du monde immense.*

Et l'immensité de ce monde délivré de ses scories le ramène tout naturellement à Dieu, à qui il se confie avec le plus humble et le plus doux abandon :

*N'être qu'un chant pour vous qui monte sans parole!
N'être qu'un grain d'encens brûlant dans votre main!*

Ayant ainsi remis son âme à l'auteur de la vie, le poète n'a plus

aucune des terreurs de ceux qui voient le vide s'approcher d'eux. C'est presque d'une voix joyeuse qu'il dit adieu à ses amis sachant que la vie continuera après lui, pour lui et pour ceux qu'il aime :

*Voici l'œuvre achevée où j'ai, d'un cœur dispos,
Prolongé mon labeur pendant cinquante années.
Vivez, ô mes amis! vos belles destinées
Et laissez que la mienne aspire à son repos.*

*Mon esprit vous suivra dans vos luttes ferventes;
Permettez que mon nom se mêle à vos échos;
Mais la page est écrite et les livres sont clos,
A vous d'en conserver les paroles vivantes!*

Ainsi s'achève ces « Poèmes de l'Humanisme » qui chantent la plus gracieuse manière de vivre, de mourir et de survivre encore. Il y avait longtemps que les lettres françaises n'avaient produit un accent aussi vibrant, aussi ample, aussi harmonieux, sous le double signe de la sagesse antique et de la sagesse chrétienne, dans une langue où nous reconnaissons, apaisées, nos inquiétudes modernes. Au couchant de sa carrière, M. Pierre de Nolhac aura gratifié la poésie d'un chef-d'œuvre exquis.

PHILIPPE DE ZARA.

La mère de Napoléon⁽¹⁾

Cet enfant qu'elle devine prédestiné à la gloire des Bonaparte, M^{me} Letizia l'élèvera dans la maison d'Ajaccio, une grande demeure simple, devant une placette ombragée d'acacias, au cœur de la ville. Les Bonaparte ont aussi leur maison des champs, dans la banlieue, face à la baie; le jardin des Milelli. C'est une petite villa de granit (une bastide, dirait-on en Provence), à la hauteur des îles Sanguinaires, au bout d'une allée de cactus. Oliviers, figuiers et orangers l'enveloppent. Elle l'élèvera parmi ses nombreux frères et sœurs : Joseph, l'aîné, puis Lucien, Louis, Jérôme, Elisa, Pauline et Caroline. Elle aura pour lui, comme pour tous, une « tendresse sévère », dira plus tard Napoléon. Parce qu'il ne faut pas de relâchement dans la nombreuse famille de ce foyer où l'amour mène le train. Tant s'en faut tout de même que le ménage ait été pauvre : ils ne sont pas dépourvus de moyens avec trois immeubles à Ajaccio, la bastide des Milelli, plusieurs clos et vignobles, un moulin à blé, etc... Sans compter les traitements ou indemnités de Charles comme assesseur, membre de la junte et député de la noblesse... Mais le père semble avoir été très dépensier et les ressources ont toujours été mesurées à la ménagère... Elle se montrera rigoureuse encore dans son éducation parce que la grand'mère et le père de Napoléon sont trop enclins à lui passer tout, comme fera la France plus tard. « Elle punissait le mal ou récompensait le bien, indistinctement : elle nous comptait tout », rapporte Napoléon.

Par exemple, contrefait-il sa grand'mère, qui clopine en s'aidant d'une canne, et la traite-t-il de « vieille fée », M^{me} Letizia lui inflige une vigoureuse correction. — Très bien, Madame Letizia!

Napoléon dérobe-t-il au verger les plus belles figues que sa mère réservait au dessert de la table familiale, Napoléon reçoit le fouet. Suit-il M^{me} Letizia, malgré sa défense, sur le chemin qui mène à la ville, elle revient sur ses pas et donne une si rude gifflé à l'enfant qu'il en roule à terre. Malgré ses pleurs et ses cris de rage, elle va

(1) Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement, sous ce titre, aux Editions Excelsior, à Paris.

son chemin, sans se retourner. — « Un peu fort » peut-être, Madame Letizia!

Napoléon refuse-t-il d'aller à la messe, une paire de gifles l'y contraint. Plus tard il aura, heureusement, la main plus douce pour y ramener la France de la Révolution.

Cependant chacun remarque que le petit Napoléon est tout de même son préféré. Elle a pour lui des tendresses particulières. Le lui fait-on observer, elle répond, nous l'avons vu, qu'il a souffert plus que les autres avant sa naissance. Tout chez elle a une raison, tout est pesé, compté, peut se justifier.

M^{me} Letizia, avant d'être Madame Mère, est déjà la Mère, comme l'appelle tout Ajaccio. Ainsi qu'elle devait le dire plus tard au sujet d'un autre de ses fils, Lucien, persécuté par Napoléon, elle est toujours avec celui de ses enfants qui est le plus malheureux.

Ils sont si turbulents, ses fils, qu'elle est contrainte de réserver à leurs jeux une pièce de la maison pour les jours de pluie. Joseph, Lucien, Louis, Jérôme sautent ou dessinent des pantins sur le mur. Napoléon, lui, ne peint que des soldats rangés en bataille. Naturellement. Nous voulons bien le croire, puisque c'est M^{me} Letizia elle-même qui nous le dit. Il avait révélé, paraît-il, de précoces goûts militaires, et elle lui avait acheté un tambour et un sabre de bois. Jusque-là Napoléon ne se montre encore qu'un gamin avide de coups, épris de panache, comme nous l'avons tous été. Rien de singulier.

Mais voici mieux, toujours, d'après le témoignage de sa mère. Elle lui donne un morceau de pain blanc pour son goûter, tandis qu'il s'en va à l'école des jésuites. On lui rapporte que « Monsieur Napoléon » échange avec les soldats son pain blanc contre du pain de munition. Elle le réprimande, mais le petit répond que tous les matins, en effet, il troque son pain contre celui d'un soldat. Puisqu'il doit être soldat un jour, il lui paraît convenable qu'il s'accoutume à manger de leur pain — qu'il préfère d'ailleurs au pain blanc. Voilà une rusticité et une familiarité militaires où l'on découvre déjà le Napoléon des camps, avec ce qu'il lui faut pour électriser le soldat.

Une autre anecdote racontée par Madame Mère à la comtesse d'Orsay le montre, à huit ou neuf ans, un soir d'été, fier de se promener devant la maison sous une pluie d'orage et malgré le tonnerre. Lorsqu'il rentre enfin, trempé, il allègue pour excuse qu'il doit s'habituer aux intempéries, puisqu'il veut être soldat. Voilà bien une image pour l'iconographie napoléonienne. Elle semble avoir été ignorée ou omise. Elle manque à la série des Raffet.

Dès ses premières années, nous dit encore sa mère, il montre un goût pour l'étude des nombres, si bien que les sœurs et béguines, chez qui il s'initie au rudiment, le surnomment « le mathématicien » et le régale de confitures en récompenses de son application.

Ce goût des mathématiques s'avère au point que sa mère lui construit une cabane en planches, sur la terrasse de la maison, afin qu'il s'y retire pour travailler, hors du tumulte des jeux fraternels. Perdu en ses calculs, il va dans la rue, distrait, négligé, les bas tombants. Allons! c'est un vrai mathématicien. Pourvu qu'il ne se fasse pas écraser... Quel manque ce serait à l'Histoire! Non, il se divertira de ses heures de mathématiques avec de petites amies, si bien qu'une sorte de diction courait à Ajaccio :

*Napoléon à la michaoulette,
Fait la cour à la Jacquelinette.*

Chez le fermier, il étudie le mécanisme du moulin à eau pour se rendre compte d'après le volume d'eau écoulé de la quantité de blé pouvant être moulue. Son calcul est si juste qu'il stupéfie le meunier.

M^{me} Letizia devait résumer un jour, à Rome, devant quelques

Français venus pour lui rendre visite, ce qui semble la vérité dans cette enfance de Napoléon.

« Napoléon, leur dit-elle, a eu seulement une enfance extraordinaire en ce qu'il aimait le travail au-dessus de tout et que son esprit était solide et sérieux. C'est ce qui a développé ce grand génie et qui a fait qu'il est devenu l'empereur à tout. » « L'empereur à tout », mot admirable dans son originalité naïve et qui montre l'ubiquité du génie napoléonien acquise par une application soutenue, forcée. Napoléon ne dira pas autre chose pour expliquer ses succès (1).

A ces Français M^{me} Letizia résume encore Napoléon en leur montrant sa figure concentrée, méditative. Comme ils lui disaient que l'empereur lui ressemblait plus qu'à son père (Madame Mère était assise dans son fauteuil, sous le portrait de Charles Bonaparte), elle répondit :

— Oh! mon fils avait une belle figure, quand il était de bonne humeur. Quand il réfléchissait à sa grande affaire, il prenait une physionomie bien sérieuse. Alors je lui disais : « Mon enfant, je me fâcherai quand on dira que tu me ressembles ». Cela le faisait rire et il m'embrassait. *Pauvre!* il était si bon!

Avec cela, de tempérament violent, emporté, rageur, comme on le verra plus tard. A cinq ans, on le met dans un pensionnat de petites filles avec l'espoir qu'il s'adouira en cette compagnie (la pension de sa petite amie Jacquelinette). Mais comme ces petites le raillent, un beau jour, ou plutôt un vilain jour, il se fâche soudain tout rouge et met en fuite ces imprudentes piégrièches qui lui faisaient des agaceries. Naturellement, une correction s'ensuivit, mais M^{me} Letizia comprit que son Napoléon n'était point un garçonnet pour fillettes. Et elle le retira de la pension.

D'une fierté et d'une énergie singulières, dira encore sa mère, s'il se rebelle, un jour, parce qu'on lui a donné *par surprise* une correction méritée, il accepte, un autre jour une correction, imméritée celle-là, pour ne pas dénoncer une amie de jeux, la coupable. Ce qui lui valut, lorsque plus tard elle l'apprit, les éloges et une compensation de sa mère.

Au début de ses classes, il ne donna pas toute satisfaction à ses parents. Plutôt que de le corriger, sa mère, connaissant son orgueil, le réprimanda avec gravité. Napoléon n'eut de cesse alors d'obtenir un *satisfecit* et de l'apporter triomphant à sa mère. « Vous verrez, maman, vous verrez! » prononça-t-il pour tout serment.

Certes, M^{me} Letizia a pu voir, par la suite, et la France, et l'Europe et le monde avec elle.

M^{me} Letizia semble bien avoir discerné la singularité de cette nature énergique, intelligente, ambitieuse, en qui elle se retrouve à sa plus haute puissance. Ce fils ressemble au fond de ses pensées. Il est la suprême fleur, nourrie de sa sève, sur la tige jumelée Bonaparte-Ramolino. Si c'est bien son fermier (celui du moulin à blé, que le petit étonna par ses justes calculs), qui lui prédit que « le petit monsieur ira loin, si Dieu lui prête vie, et sera le premier homme du monde », c'est elle qui, à la maison, à l'école, aux jeux du jardin ou de la rue, remarque ce qu'elle appelle fort bien son « esprit de principauté ». Elle croit en lui et, en excellente mère, fera tout ce qui dépend d'elle pour favoriser l'élargissement de sa destinée. Elle lui assurera des moyens d'éducation et de vie par une rigoureuse économie des ressources domestiques et par les relations qu'elle pourra s'assurer, surtout du côté des maîtres puissants de la Corse.

* * *

(1) Napoléon à Roederer, en 1809 : « Moi, je travaille toujours, je médite beaucoup. Si je parais toujours prêt à répondre à tout, à faire face à tout, c'est qu'avant de rien entreprendre, j'ai longtemps médité. J'ai prévu ce qui pouvait arriver. Ce n'est pas un génie qui me révèle tout à coup en secret ce que j'ai à dire ou à faire dans une circonstance inattendue pour les autres, c'est ma réflexion, c'est la méditation. »

Dès le début, elle fut en bons termes avec les chefs français : le comte de Vaux, le général victorieux, puis le comte de Marbeuf, le premier gouverneur, que sa beauté séduisit. Honni soit qui mal y pense ! A peine rentrée à Ajaccio, après la défaite de Ponte-Novio et la reddition du Monte-Rotondo, elle a aidé à la réconciliation, à l'assimilation. Elle a engagé les familles amies qui s'étaient retirées dans leurs maisons des champs à rentrer à Ajaccio et à collaborer, en toute amitié, avec les nouveaux maîtres de la Corse. Le gouverneur trouve en elle un appui pour sa politique d'apaisement.

La récompense ne se fait point attendre. En avril 1770, une ordonnance du roi Louis XV admet les de Buonaparte dans la noblesse française, comme attestant deux cents ans de patriciat. Leur blason porte, sous la couronne comtale, deux étoiles sur fond de gueules, avec les lettres B. P. (Buona Parte), le bon parti. Le bon parti, ils l'auront pris, en effet. Et l'étoile de la mère et du fils sur fond de sang : c'était un blason prophétique. Ainsi la Révolution française commencera et finira sous l'influence capitale de deux cadets de noblesse, et méditerranéens : Mirabeau et Bonaparte. C'est bien l'élite, parfois délirante, qui mène le monde.

Ce sont aussi les privilèges de la noblesse auxquels la famille Bonaparte va pouvoir participer. Dès 1771, à la création royale des dix juridictions corse, Charles de Bonaparte, recommandé par l'intendant, est nommé assesseur de la juridiction d'Ajaccio, avec 900 livres de traitement annuel. Puis il se fit élire membre de la Commission des douze gentilshommes préposés à la surveillance administrative de la Corse, avec 300 livres d'appointements annuels encore. L'un aidant l'autre, Charles et Letizia, comme on dit, « savent y faire ». Et ce ne sera pas tout, nous allons le voir.

En effet, à l'avènement de Louis XVI, en 1774, Charles de Bonaparte, déjà associé à la nouvelle vie politique de l'île, fait partie de la députation envoyée à Versailles. A cette occasion, il plaida et gagna la cause du gouverneur, comte de Marbeuf, accusé de trop de sollicitude pour ses administrés par les partisans du vicomte de Narbonne-Pelet, gouverneur intérimaire. Marbeuf devait en être reconnaissant aux Bonaparte. Par l'entremise de son neveu, évêque d'Autun, Joseph et Napoléon Bonaparte obtiendront une bourse au collège de cette ville.

Charles, délégué par l'assemblée nationale des Etats de la Corse à Versailles, quittait Ajaccio, en janvier 1779, emmenant enfin en France ses deux aînés. Les portes de la grande nation commencent de s'ouvrir, elles aussi, aux enfants du petit gentilhomme, ancien aide de camp de Paoli. Charles et Letizia ont bien manœuvré.

Joseph, qui se destine à la prêtrise, restera au petit séminaire d'Autun. Napoléon, qui veut être soldat, n'y demeurera que quelques mois et sera désigné ensuite pour l'Ecole royale de Brienne-le-Château, où il entrera avec une bourse de Louis XVI que Charles aura su obtenir. Le jeune Napoléon pourra bénir le « débrouillage » de ses actifs parents.

* * *

A Brienne, le caractère violent, nerveux, personnel de l'enfant corse se manifestera tout de suite. Condamné à dîner à genoux en punition d'une peccadille, il se rebiffe : « A genoux, Monsieur de Buonaparte, vous dinerez à genoux ! »

— Je dînerai debout, non à genoux. Dans ma famille, on ne s'agenouille que devant Dieu.

Le maître insistant et voulant le contraindre à obéir, le petit Napoléon eut une crise de rage et de nerfs jusqu'à l'évanouissement, au milieu du réfectoire. En tombant, il répétait : « N'est-ce pas, maman, devant Dieu, devant Dieu ! (1). »

(1) Voilà un évanouissement qui rappelle ceux de Pascal et de sa sœur Jacqueline. Voilà aussi une réponse que ces deux natures névropathes et impérieuses auraient aimée.

Il aura encore de tels accès dans sa carrière pleine d'obstacles. Mais comme c'est touchant de voir ce petit bonhomme appeler sa « maman » Letizia devant une grave humiliation, ainsi qu'il fera plus tard, grand homme exilé et fini, devant la mort.

Sa mère intervint, dit-on, avec succès auprès du directeur de l'Ecole pour qu'on ménageât la fierté de son petit *Napoléon*.

Dégouté de n'être pas considéré par ses condisciples et ses maîtres comme il y prétendait, humilié de sa pauvreté, le susceptible petit Corse fit un coup de tête et écrivit à son père une lettre où il disait :

« Mon père,

« Si vous ou mes protecteurs ne pouvez me fournir les moyens de paraître plus dignement dans cette école, faites-moi revenir à la maison, et cela, sur-le-champ ; je suis fatigué d'être comme un mendiant et de voir d'insolents condisciples qui n'ont que leur fortune pour toute recommandation, se moquer de ma pauvreté. Il n'y a pas un individu qui ne me soit inférieur par les nobles sentiments dont mon âme est enflammée.

« Quo ! monsieur, votre fils serait-il en butte aux sarcasmes de ces jeunes gens riches et impertinents qui affectent de plaisanter des privations que j'éprouve ! Non, mon père, non... Si ma position ne peut être améliorée, retirez-moi de Brienne. Faites-moi apprendre un métier, s'il est nécessaire ; placez-moi avec mes égaux et je réponds que je serai bientôt leur supérieur.

« Vous pouvez juger de mon désespoir par la proposition que je vous fais. Encore une fois j'aimerais mieux être le premier dans une manufacture que d'être exposé à la risée publique dans la première académie du monde... (1) »

Certains disent la lettre apocryphe. Si elle n'est pas vraie, elle est très vraisemblable. Si elle n'est pas de Napoléon, elle est du moins napoléonienne.

Son père en voyage à Bastia, ce fut sa mère qui reçut la lettre. Elle répondit de haut, autoritaire, fière, mais affectueuse et habile. Elle savait à quelle nature ombrageuse elle avait affaire : il fallait prendre soin que cet enfant terrible ne se cabre pas. Le plus émouvant, c'est qu'elle se prive encore pour adoucir son fils humilié et exaspéré. Elle lui envoie un peu d'argent — même beaucoup, estimerait un écolier d'aujourd'hui, si l'on veut bien ne pas manquer de faire jouer le multiplicateur indispensable.

Voici la réponse de M^{me} Letizia, traduite de l'italien :

« J'ai reçu votre lettre, mon fils, et si votre écriture et votre signature ne m'avaient pas prouvé qu'elle était de vous, je n'aurais jamais cru que vous en fussiez l'auteur. Vous êtes celui de mes enfants que je chéris le plus, mais si je reçois jamais une pareille épître de vous, je ne m'occuperai plus de Napoléon. Où avez-vous appris, jeune homme, qu'un fils, dans quelque situation qu'il se trouve, s'adressât à son père comme vous avez fait ? Vous pouvez rendre grâce au ciel que votre père ne se soit pas trouvé à la maison. S'il eût vu votre lettre, après une pareille insulte, il se serait sur-le-champ rendu à Brienne pour punir un fils insolent et coupable. Cependant je lui cacherai votre lettre, espérant que vous vous repentirez de l'avoir écrite. Quant aux besoins que vous éprouvez, si vous avez le droit de nous les faire connaître, vous devez, en même temps, être convaincu qu'une impossibilité absolue de venir à votre secours était la cause de notre silence. Ce ne sont ni les avis déplacés que vous avez osé nous donner, ni les menaces que vous nous faites qui m'engagent à vous envoyer une lettre de change de trois cents francs sur la banque Babie. L'envoi de cette somme vous convaincra de l'affection que nous portons à nos enfants. Napoléon, je me flatte qu'à l'avenir votre conduite plus discrète

(1) C'est l'analogie du mot prêté à César : « J'aimerais mieux être le premier dans cette petite bourgade que le second à Rome. »

et plus respectueuse ne me forcera plus à vous écrire comme je viens de le faire. Alors, ainsi qu'auparavant, je me dirai

« Votre affectionnée mère,
» LETIZIA BONAPARTE. »

« L'esprit de principauté » et déjà l'esprit même du Maître perce en maintes occasions chez cet élève indocile, quoique studieux.

Petit Corse sauvage et primitif, il écrit à sa mère pour blâmer le luxe dispendieux de l'Ecole, comme il blâmera plus tard les gabegies du Directoire auxquelles il mettra bon ordre. Fêru de son idée, il ose adresser au directeur de Brienne un mémoire où il propose la réforme des abus. « Les élèves du roi, écrit le petit boursier, tous pauvres petits gentilshommes, n'y peuvent puiser, au lieu des qualités du cœur, que l'amour de la gloriole ou plutôt des sentiments de suffisance et de vanité. » Il avait dans le sang les vertus de sa mère. Cela paraît déjà à Brienne, cela paraîtra mieux encore, pour le bien de la France, à Paris.

Inquiète de son « Napoléon », M^{me} Letizia, relevée de l'accouchement de Pauline, vint à Brienne au printemps de 1780. Elle fut émue de la maigreur du collégien, comme elle le sera plus tard, à Mombello, du vainqueur épuisé de la campagne d'Italie. Il est déjà « l'enfant malade » qu'il devait être pour ses vétérans de 1796.

« Quand ma mère vint me voir à Brienne, raconta Napoléon plus tard au général de Montholon, elle fut si effrayée de ma maigreur et de l'altération de mes traits qu'elle prétendit qu'on m'avait changé et qu'elle hésita quelques instants à me reconnaître. J'étais, en effet, très changé, parce que j'employais à travailler les heures de récréation et que souvent mes nuits se passaient à méditer sur les leçons de la journée. Ma nature ne pouvait pas supporter l'idée de ne point être tout d'abord le premier de la classe. »

Ainsi se préparait-il à être plus tard Premier Consul et « Empereur à tout », selon l'expression de sa mère.

Il a aussi réponse à tout, déjà. Le jour de sa confirmation à Brienne, l'aumônier hésite devant ce prénom de Napoléon qui ne figure pas au calendrier. « Mais il y a un bien plus grand nombre de saints que de jours dans l'année », riposte vivement le petit. Argument sans réplique. Les saints ne peuvent se limiter à 365 jusqu'à la fin des temps. Il faut évidemment admettre des héros et des saints nouveaux, sinon ce serait à désespérer et dégoûter de vivre héroïquement, saintement. Il ne faut pas décourager les belles ambitions. Mistral ne souvint peut-être de cette réplique du jeune Napoléon, lorsqu'il fit admettre pour la première fois le prénom de Mireille, sur les fonts baptismaux, par le prêtre hésitant.

On n'en finit pas à noter la vivacité hardie de l'écolier de Brienne. A un professeur auquel il fait un jour une réponse sur un ton trop haut et qui lui demande, voulant le courber : « Qui êtes-vous donc pour me parler ainsi ? », la réplique arrive, claquante comme une balle : « Un homme ». Cette réponse, il la fera plusieurs fois dans sa vie et c'est de ce simple titre de noblesse qu'il saluera Goethe. Il était de nature prédestiné à devenir le paragon des Droits de l'Homme.

M^{me} Letizia ne cesse de veiller sur son cadet de prédilection et nous la trouvons à l'origine d'une décision capitale, à ce carrefour de liberté décisif qu'est le choix de la carrière. Le petit Napoléon rêvait d'être marin, ce qui semble naturel chez un insulaire, riverain de la mer, et nourri du lait d'une fille de pêcheur. Un rapport de son professeur le déclare apte à faire un excellent officier de marine.

M^{me} Letizia s'inquiète. Elle ne s'embarrasse point de subtiles

raisons. Avec un instinct tout naïvement maternel, elle calcule que sur mer le péril serait double pour son enfant : et le feu et l'eau. C'est assez du feu. Comme il se montrait bon mathématicien, elle lui conseilla de devenir artilleur et obtint, dit-on, du directeur de Brienne que son fils ne soit pas désigné pour la marine. Ce qui fut. Ne pressentait-elle point aussi que l'armée pourrait mener plus loin que la marine son « petit monsieur » ?

Aussi, en sortant de Brienne en 1784, à quinze ans, Napoléon de Buonaparte, est envoyé comme cadet gentilhomme à l'Ecole Militaire de Paris. Il y jouit encore d'une bourse royale, comme tout bon cadet de noble famille pauvre.

C'était l'automne de 1784. Peu après, le 9 novembre, naissait à Ajaccio son dernier frère Jérôme, tandis que son père, revenu en France pour le revoir, s'arrêtait à Montpellier, atteint d'un ulcère du pyllore. Il y devait mourir le 24 février 1785, à trente-neuf ans. Mais avant de mourir, il pressentit l'avenir de Napoléon, comme Letizia, comme plus tard l'archidiacre Lucien. Tous discernaient en lui, comme il se définissait, « un homme », dans toute la force du terme. « Celui-là, dit son père mourant, j'en suis sûr, fera son chemin. » Fesch était là qui l'entendit murmurer dans son délire, en appelant au secours son enfants prédestiné : « Où est Napoléon, lui dont l'épée fera trembler les rois ? lui qui changera la face du monde ? Il me défendrait de mes ennemis. Il me sauverait la vie... »

Mais on peut voir là une pieuse et habile invention de *monsignor*.

FRANÇOIS DUHOURCAU.

Le pacifiste prussophile

J'ai rencontré, l'autre jour, un Polonais qui visitait l'Angleterre. J'aurais dû, je crois, le prendre pour un Polonais, même avant qu'il ne me parlât dans cet anglais, à l'accent étranger gracieux et dédaigneux, que les Polonais s'assimilent si rapidement. Il avait le visage affilé commun à ses compatriotes. Le profil polonais coupe souvent l'air comme une combinaison de la hache et de l'aigle. Ce qu'il avait de curieux l'était tellement que cela me paraît mériter d'être souligné ici.

Je le vis le jour même où le monde entier était brusquement assombri par les vapeurs du volcan naziste; quand les nations avaient pâli sous la menace d'une nouvelle guerre; quand, même le germanophile ordinaire était devenu brusquement antiprussien; quand, même l'éditeur de l'*Observer* déclarait avec passion que la Pologne et la France avaient tous les droits d'être alarmées et de se raidir dans leur suspicion.

Or, au milieu de tout cela, sous cette ombre immense, mon Polonais souriait. Il eût appartenu à une tradition culturelle moins délicate, que je dirais qu'il grimaçait. Il semblait être à peu près le seul homme, en Angleterre, à se trouver parfaitement heureux...

* * *

Pensez si je fus intéressé ! Et quand il me donna son avis sur les événements, mon intérêt ne fit que croître. Car il me révélait un fait très réel, que je reconnus pour tel, et qui m'avait échappé dans l'excitation générale. Voici, en gros, ce qu'il me dit :

« Si la République allemande, les radicaux et les rationalistes allemands, les sociaux-démocrates allemands, les Allemands qui croient au Progrès, à la Science, à l'avancement éternel, — si ces

libéraux étaient restés au pouvoir en Allemagne, vous tous, Anglais et Américains, auriez conservé votre sympathie pour l'Allemagne. Vous seriez encore germanophiles, parce que les chers Allemands seraient encore progressistes. Vous les eussiez soutenus dans tout ce qu'ils eussent fait, parce qu'ils étaient des Allemands libéraux et éclairés. Or, les Allemands libéraux et éclairés haïssent la Pologne tout aussi violemment que les Allemands brutaux et réactionnaires. Les socialistes allemands veulent massacrer la Pologne tout autant que les militaristes allemands. Les juifs allemands le veulent plus encore. »

Le point troublant, pour ceux qui ne comprennent pas l'Allemagne, est que la curieuse auto-adoration de ce curieux peuple est vraiment aussi forte chez ceux qui se proclament des libéraux parce qu'ils sont athés que chez ceux qui sont honnêtement des patriotes essayant, faiblement, de rester des chrétiens. Plus forte même. Tout catholique allemand peut faire un bon bout de chemin avec le prussianisme; mais il ne peut, en fait, pousser jusqu'au paganisme. Le libre penseur allemand n'a, lui, qu'à faire un pas pour entrer dans le paganisme complet. Même le luthérien se rappelle qu'il y eut quelqu'un avant Luther pour lequel Luther lui-même avait quelque considération. Et les preuves ethnologiques que Jésus-Christ était un pur Teuton nordique ne sont pas aussi satisfaisantes qu'on l'espérait. Mais le sceptique allemand peut être parfaitement sceptique à propos de quiconque n'était pas Allemand et peut mettre Luther au-dessus du Christ aussi haut qu'il le désire. L'essence même de cette nouvelle religion de la race fait qu'elle fleurit mieux dans un monde irréligieux que dans un monde teinté de ce que nous appelons religion. Car, alors que le catholique ne peut pas se borner à haïr les Polonais, et que même le luthérien risque de se rappeler que Quelqu'un lui demanda un jour d'aimer ses ennemis, le païen peut, lui, adorer la haine tout comme il peut adorer la convoitise ou la luxure.

Et voilà pourquoi, disait mon ami polonais, il est préférable pour nous — et de beaucoup! — que l'Allemagne soit ouvertement militariste et réactionnaire, car alors vous la tiendrez en suspicion et vous la surveillerez. Et peut-être même, après tout, que sa prochaine agression sera, de la sorte, écrasée. Mais, tôt ou tard, tout gouvernement allemand radical ou socialiste eût attaqué la Pologne et alors l'agression eût été soutenue par tous les niais et simplistes radicaux, socialistes et gens éclairés du monde entier.

* * *

Ce n'est là, sans contredit, qu'un aspect de l'étonnante situation actuelle, mais il est important. Le monde a entendu bien des avertissements contre la guerre, d'aucuns fort sages et très judicieux. Il est, néanmoins, un avertissement qui n'a, de loin, pas été assez souligné. Je veux parler de la mise en garde contre les potentialités guerrières des pacifistes. J'ai toujours constaté que la plupart des pacifistes n'aiment pas leurs ennemis. Ils se bornent à haïr leurs amis parce que ceux-ci luttent contre leurs ennemis. Ou plutôt, pour être exact, les ennemis auxquels ils pardonnent sont en vérité leurs amis, mais ils ne pardonnent pas à ceux qui sont réellement leurs ennemis. L'espèce de pacifiste qui, depuis dix ans, nous demande de traiter amicalement l'Allemagne ne deviendrait jamais, au grand jamais, ni aujourd'hui, ni dans dix millions d'années, amical pour la France. Il peut ne pas désirer entreprendre une guerre contre la France, qui exposerait des vies humaines, à des pertes d'argent et autres choses semblables vraiment mauvaises comme sont mauvais les grands gestes militaires, tirer l'épée et déployer le drapeau. Mais il ne s'opposerait pas à une guerre contre la France comme il s'oppose à une guerre contre l'Allemagne. Pratiquement, je crois qu'il la soutiendrait par l'obéissance civique normale et même par l'obéissance militaire. Car toujours il aurait

dans la tête l'idée qu'une guerre contre la France serait une guerre pour le Droit. La division internationale est, en effet, une division religieuse. D'un côté ceux qui combattent pour le Droit, de l'autre ceux qui luttent pour la Justice. Deux traductions différentes du même mot grec qui, dans le monde moderne, en sont arrivées à se contredire nettement.

Ne négligez pas, je vous prie, le danger du préjudice pacifiste, le crypto-militarisme des internationalistes, le loup travesti en brebis. Il joua un grand rôle en Allemagne; il pourrait encore jouer un grand rôle en Angleterre. Pendant la guerre, les socialistes allemands entrèrent en Belgique et se servirent d'arguments internationaux pour justifier l'oppression impérialiste qui pesait sur les Belges. Il y a autant de socialistes anglais que vous en voulez qui seraient enchantés de justifier l'oppression impérialiste antipolonaise. Mais plus cette oppression sera ouvertement impérialiste, et plus ils auront difficile à la justifier. Plus le militarisme d'Hitler sera effronté, et moins effrontément l'idéaliste international pourra emboucher la trompette hitlérienne.

Le paradoxe de mon Polonais se défend donc fort bien. Et quand nous remercions Hitler au moins, pour l'une ou l'autre chose, — parce qu'il a mis le holà à la sottise nudiste ou brûlé *A l'Ouest rien de nouveau*, — nous pouvons ajouter à ces mérites, qu'en étant aussi bruyamment militariste, il a obligé même les pacifistes à... se tenir en paix.

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais,
G. K.'s Weekly.)

Un martyr belge au Congo Georges de Gheel⁽¹⁾

Le P. Georges de Gheel, que nous désignons de la sorte, est resté longtemps un personnage bien obscur, dont on pouvait à peine entrevoir la grandeur et les mérites. Les textes inédits qui l'intéressent sont disséminés à droite et à gauche, de Rome à Bois-le-Duc; les livres imprimés qui parlent de son martyr, dans toutes les langues d'Europe, sont rarissimes et souvent introuvables en Belgique.

Il a fallu une rare patience pour surmonter ces difficultés; mais à voir les résultats obtenus, nous croyons que la chose en valait la peine.

On a osé écrire, naguère, que le sympathique P. Vyncke, qui partit pour le Congo il y a cinquante ans, fut le premier missionnaire belge qui ait mis le pied dans notre colonie. De fait, il venait deux cent trente ans trop tard pour pouvoir prétendre à ce titre honorifique. Il y a des siècles déjà que le continent noir a une lourde dette de reconnaissance à l'égard des apôtres de notre nation.

Dans la longue histoire de l'évangélisation laborieuse du Congo, on ne connaît qu'un seul martyr; et par une heureuse coïncidence, il se fait que ce martyr est un de nos compatriotes, précisément à une époque où tous les missionnaires étaient italiens ou espagnols.

Mais venons-en à l'exposé chronologique des faits.

Georges de Gheel, de son nom « séculier » Adrien Willems, était le neuvième enfant d'un modeste ménage de braves paysans,

(1) Le Père HILDEBRAND, archiviste des Capucins belges, fera paraître bientôt, en flamand, chez Lannoo, à Thielt, sous le titre : *Een Vlaamsche Martelaar in Oud Kongo: Joris Van Geel* (250 pages; prix : 20 fr.), un ouvrage qu'il a bien voulu résumer, à l'intention de nos lecteurs, dans l'article que nous publions aujourd'hui.

dans cette belle Campine où les familles nombreuses restent encore la tradition. Il naquit, non à Gheel même, mais au village voisin d'Oevel. Cette localité relevait alors du diocèse de Bois-le-Duc; et c'est muni de dimissoriales de cet évêché que le jeune Willems reçut la prêtrise à Anvers, le 15 mars 1642. Quelques mois plus tard, le 11 novembre, il reçut la pauvre bure des Capucins, avec le nom de P. Georges, à l'austère couvent de Louvain — là où s'étend actuellement le Jardin Botanique, dans la rue appelée toujours « Voer des Capucins ». L'année suivante, il s'y consacre irrévocablement à Dieu par l'acte de profession qu'il y écrivit de sa propre main et qui se conserve toujours aux archives des Capucins d'Anvers.

On pourrait se demander comment le jeune religieux eut l'idée de partir pour les missions, dans un siècle peu fécond en vocations missionnaires; et comment surtout il songea au continent noir, alors si peu connu en Belgique. La chose est bien simple.

Avant la Révolution, les Capucins ont été les grands missionnaires du Congo. Pendant près de deux cents ans ils ont fécondé de leur sueur cette terre ingrate. Ils en ont été les explorateurs, les géographes et les historiens. Il suffit de rappeler ici le nom du P. Cavazzi, qui reste toujours, avec les archives de la Propagande, la principale source de l'histoire de notre colonie.

Déjà en 1618, Paul V avait fait appel à leur zèle pour aller évangéliser ce pays déshérité. Des difficultés politiques laissèrent d'abord cet appel sans écho. Ce n'est qu'en 1645 qu'il fut donné aux premiers missionnaires de débarquer enfin dans ce vaste royaume.

Mais les calvinistes hollandais, établis à Loanda, leur créaient des ennuis continuels; ils voulaient même empêcher l'arrivée de nouveaux missionnaires, sous prétexte qu'ils n'étaient pas munis de passeports hollandais. C'est alors que le roi noir Garzia II résolut d'envoyer deux missionnaires en Hollande, comme ses ambassadeurs, pour obtenir du prince d'Orange un permis de séjour général pour tous les missionnaires. Ce fut un voyage bien long — et bien inutile. A La Haye on ne put rien obtenir du fanatisme protestant.

Après cet échec, les missionnaires partirent pour Anvers où ils arrivèrent fin août 1647. Logés au couvent de leur Ordre (alors Marché-aux-Chevaux), ils eurent tout le loisir d'y recruter des confrères flamands pour les aider dans leur apostolat. Ils se dirent, sans doute, que des religieux flamands pourraient mieux s'entendre avec des protestants hollandais parlant la même langue. Toute une caravane de missionnaires flamands fut donc désignée aux mois de juin et d'août 1648; nous en avons la liste. Il y a certes quelques erreurs et confusions de noms, mais nous connaissons au moins avec certitude huit Pères belges désignés alors pour les missions du Congo. Un neuvième, le Fr. Gilles, d'Anvers, dont le nom de famille reste inconnu, était Capucin en Espagne quand il se rendit également au Congo en 1653; mais il y mourut après quelques semaines de séjour. Et comme il appartenait à une autre caravane, nous n'avons pas à nous occuper ici de sa personne.

Parmi les huit autres candidats, un seul, Félix Maes, de Courtrai, ne partit point; mais sept religieux au moins se mirent résolument en route pour l'Espagne, où l'on s'embarquerait.

Les difficultés furent toutefois bien plus grandes qu'on n'avait pensé. Par politique d'abord, les autorités civiles refusèrent pendant des mois les papiers nécessaires au voyage. Puis la peste ravagea les villes de Cadix et de Séville. Par crainte de la contagion, aucun navire ne put quitter le port. Dans leur repos forcé, nos missionnaires se mirent héroïquement au service des malades et deux d'entre eux, deux Bruxellois, moururent de la peste, victimes de leur charité: Ernest van der Parck et Jean-Marie van Craesbeeck.

On recevait, enfin, des nouvelles peu rassurantes quant à la situation générale du pays noir. La Propagande et le Général des

Capucins, soucieux de sauvegarder la vie de leurs sujets, défendirent de partir jusqu'à nouvel ordre. On racontait en effet qu'un revirement s'était produit au Congo contre les missionnaires et que les nouveaux venus n'y trouveraient que la persécution et la mort.

Mais ces affirmations pessimistes laissaient bien froids les ardents missionnaires. Leur désir de partir ne faisait qu'augmenter, au milieu des déceptions et des obstacles... Enfin, après un séjour en Espagne de plus de deux ans, le Général de l'Ordre se laissa convaincre et permit le départ.

Les Pères avaient l'occasion de s'embarquer gratuitement sur un excellent bateau; si on la laissait passer, combien de temps ne faudrait-il pas attendre avant le départ suivant? La S. Congrégation n'avait pas encore accordé la permission voulue. Mais comme le vaisseau ne pouvait attendre et que les religieux croyaient que le Général s'était entendu avec la Propagande, on crut pouvoir présumer la permission et l'on s'embarqua sans scrupule. Après un solennel service d'adieu à la cathédrale de Séville, où l'archevêque fit le sermon, trois Belges partirent pour le continent noir. C'était d'abord le P. Eugène Cousin, de Grammont, qui se rendit au Bénin, où il mourut après quelques semaines, épuisé par le climat et les privations. Le P. Erasme Weyns, de Furnes, et Georges Willems, de Gheel, partirent pour le Congo proprement dit, où ils purent enfin débarquer à Pinda, à l'embouchure de l'immense fleuve qui donne son nom à notre colonie.

Le P. Georges et ses compagnons croyaient de bonne foi que la S. Congrégation ne s'opposait nullement à leur départ; ils le croyaient d'autant plus que le supérieur légitime de la caravane partait avec eux. Deux confrères toutefois n'eurent pas les mêmes apaisements. Félicissime Guiart, de Douai, et Cassien van de Casteele, de Gand, préférèrent attendre la permission explicite de la Propagande. De fait, les missionnaires ne s'étaient mis en route que depuis quelques jours, quand une nouvelle lettre de Rome vint réitérer la défense de partir. Les deux religieux, restés en Espagne, se virent donc forcés, bien à regret, de rebrousser chemin et d'abandonner définitivement leurs plans apostoliques. Dieu se contentait de leur bonne volonté et ne demandait pas le sacrifice... Quant aux religieux déjà partis de bonne foi, ils firent à Rome d'humbles excuses et l'incident se trouvait réglé.

Arrivée au Congo le 29 juin 1651, la caravane de dix-huit missionnaires connut bien vite les misères et les privations de l'apostolat. On ignorait, à cette époque, le confort relatif qu'ont nos missionnaires modernes. On se trouvait surtout sans défense contre le climat meurtrier de cette terre ingrate. De jeunes religieux, pleins d'ardeur et pleins de promesses, se voyaient impitoyablement fauchés par la maladie et la mort quelques mois à peine après leur arrivée. Ainsi, des dix-huit nouveaux missionnaires, six étaient déjà morts après une année et demie... Du nombre était le P. Erasme Weyns, tombé prématurément, après avoir baptisé plus de 600 païens.

Le P. Georges s'était dirigé d'abord sur San Salvador, capitale du royaume et résidence du préfet de la mission. Après y avoir connu la souffrance et la maladie, il commença résolument l'étude difficile de la langue indigène. Il s'y appliqua si bien qu'en peu de temps il était capable de prêcher aux noirs, sans l'aide d'un interprète. A Rome on conserve encore de nos jours le précieux manuscrit d'un dictionnaire congolais, qu'il écrivit de sa propre main, pour son usage personnel. En 1928 le travail a été publié, de façon bien défectueuse, par les PP. Van Wing et Penders, sous le titre: *Le plus ancien Dictionnaire bantou*. Jusqu'ici la question n'avait pas été tranchée de l'origine véritable de ce texte important. Un nouvel examen des sources nous permet d'affirmer que le P. Georges n'a fait que copier un texte préexistant; le dictionnaire est primitivement l'œuvre d'un prêtre indigène, Robo-

redo, qui devint bientôt le premier Capucin congolais. Ses compatriotes l'admiraient beaucoup, à tel point qu'ils ont même fini par le manger (!) dans l'espoir de participer ainsi à ses qualités et vertus...

Quoique peu original, le dictionnaire du P. Georges conserve toute sa valeur pour l'étude scientifique du langage congolais. Le manuscrit est d'autant plus précieux, qu'il contient une instruction congolaise du Père, le seul sermon en cette langue que l'on connaisse. Les feuilles de garde du volume portent aussi une espèce de journal, des actes de mariage et surtout la liste des localités visitées dans ses courses apostoliques.

On y voit que le zèle missionnaire a surtout rayonné dans le vaste territoire confié actuellement au zèle des RR. PP. Rédemptoristes; mais au Sud il a dépassé souvent la frontière belgo-portugaise moderne. Ces notes sont écrites en latin ou en espagnol, d'après les cas, et l'auteur y inscrit souvent des réflexions typiques et des détails pittoresques.

Une première tournée se fit pendant le Carême de février et mars 1652 et une autre du 23 mai au 7 août suivant.

Entre-temps, le P. Georges avait quitté la résidence de San Salvador pour s'installer à Matari, actuellement sur le territoire portugais, mais à quelques minutes seulement de la frontière belge. Une princesse noire y régnait et l'y avait invité; elle était très pieuse et protégeait dans ses terres l'apostolat du zèle religieux.

Ses contemporains nous affirment, que dans ses courses apostoliques il réussit à convertir plusieurs protestants anglais et hollandais et qu'il baptisa 1,200 païens.

* * *

Notre belle colonie est subdivisée actuellement en de nombreuses missions indépendantes, avec un personnel relativement élevé.

Du temps du P. Georges il n'y avait qu'une seule mission et son territoire englobait aussi tout l'Angola portugais. On comprend sans peine que dix ou vingt missionnaires, quelque zélés qu'ils fussent, ne pouvaient convertir toute cette population et en faire des chrétiens modèles. L'apostolat, beaucoup plus rude que de nos jours, ne donnait forcément que des résultats bien maigres. Les voyages se faisaient péniblement, par des sentiers à peine tracés. Il n'y avait ni catéchistes, ni religieuses, ni frères enseignants. Et après des conversions en masse, le christianisme consistait souvent en quelques observances extérieures, qui allaient de pair avec la superstition et les pratiques païennes, héritées des ancêtres. Ce sont ces demi-chrétiens qui sont responsables de la mort prématurée de notre missionnaire; c'est leur inconstance qui lui a valu la couronne du martyr.

Fin novembre 1652, le P. Georges arrive à Ulolo, village chrétien où il a déjà exercé le ministère. Mais quelle n'est pas sa déception d'y trouver ses ouailles en train de célébrer des cérémonies païennes, en l'honneur de fétiches quelconques! Touché de leur ignorance, le Père leur explique que s'ils veulent rester chrétiens, ils n'ont pas à honorer des images ou des objets en bois. On l'écoute en silence et personne ne proteste; on sait bien d'ailleurs que ces pratiques sont défendues, par ordre du roi. Plein de zèle et fort de son droit, le Père recueille les images et symboles et les jette au feu.

Furieux devant l'impuissance des fétiches, le sorcier s'élance sur le Père et le frappe à coups de gourdin; son exemple ranime le courage des autres et tout ce monde se jette sur le missionnaire impuissant, le frappe et le piétine, jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie.

Pour ne pas le voir mourir chez eux, les indigènes le portent au village voisin de Ngongo Mbata, centre relativement important.

Un prêtre séculier qui y demeure soigne le blessé de son mieux et lui administre les derniers sacrements. Le P. Georges pardonne de tout cœur à ses bourreaux et fait supplier le roi de ne pas les punir. Dans ces nobles sentiments il meurt, après des souffrances atroces, causées par l'empoisonnement du sang, suite de ses blessures. C'était vers la fête de l'Immaculée-Conception (8 décembre 1652).

Le crime ne pouvait rester impuni. Le chef et tous les habitants du village homicide furent déportés en Amérique et vendus comme esclaves au marché de Pernambouc. Le roi lança une proclamation sévère, dont le texte nous est conservé, pour annoncer ces sanctions et empêcher le retour de semblable forfait. Le texte fut promulgué dans tout le royaume. On l'envoya même à Rome et le Pape tint à féliciter Garzia II de son zèle religieux.

* * *

On aurait tort d'accuser le P. Georges d'intolérance ou de témérité. En brûlant les fétiches, il agit exactement comme tous ses contemporains. Il ne faisait que faire observer la loi du pays qui, officiellement, voulait être catholique.

Les habitants d'Ulolo étaient chrétiens; Georges était leur pasteur légitime. Il avait donc le droit et le devoir de leur faire sentir son autorité.

Il est remarquable, d'ailleurs, combien il resta calme et modéré devant la félonie de ses sujets. Il avait l'air de dire que s'ils voulaient vivre en païens, c'était leur affaire; mais s'ils voulaient rester chrétiens, ils avaient à répudier toute pratique de sorcellerie.

Comme personne ne protestait, il ne soupçonnait peut-être pas que sa vie fût tellement en danger; mais l'idée de répandre son sang pour le Christ lui était familière depuis longtemps. En Espagne on voulait retarder son départ, à cause du danger de mort manifeste qui le guetterait au continent noir; ces considérations ne purent l'arrêter. Arrivé en mission, il apprit que plusieurs de ses devanciers avaient failli être assommés pour avoir détruit les vestiges du paganisme. Nonobstant cet avertissement, il s'exposa librement au même danger, parce qu'il y vit un devoir impérieux de son ministère.

Son suprême sacrifice a été admiré sans réserve par quiconque l'a connu de près. Son martyre a été célébré en Italie, dans un dessin grossier du XVII^e siècle, conservé à Assise. Son nom a été exalté dans toutes les langues. Evidemment, le nom de son village de Gheel a été défiguré dans la bouche des Méridionaux (Tela, Giella, Gello, etc.), ce qui ne nous étonne nullement. Il est bien plus triste de constater que ses propres compatriotes, même ceux qui s'intéressent spécialement à l'histoire des missions, ne se rappellent plus son nom. *L'Histoire générale comparée des missions*, du baron Descamps (Paris, 1932, p. 480) l'appelle Georges Violla, comme s'il s'agissait d'un Méridional quelconque! Et le P. Van Horenbeeck (*Het heerlijke Missiewerk*, 3^e édit., Thielt [1932]) le connaît si bien, qu'il en fait trois personnages distincts: le P. *Thijsmans*, de Gheel, à la page 40 (c'est le nom de la mère du P. Georges), le P. *Willems de Louvain* (!) à la même page (il fit profession à Louvain) et enfin Georges de Gheel, à la page 71, n° 1 — ce qui est le nom authentique.

Les propres confrères du grand missionnaire, les Capucins belges, ont, comme de juste, mieux gardé son souvenir. Un ancien portrait, avec le titre et les insignes du martyr, se conserve toujours au couvent d'Anvers.

Néanmoins, il faut bien avouer que de sa biographie on connaissait très peu jusqu'ici. En 1930, en recueillant tous les détails connus à cette date dans les *Etudes franciscaines* de Paris, nous n'arrivions qu'à remplir six pages. Des recherches plus approfondies ont mis maintenant toute sa personne dans un jour nouveau.

Nous nous demandons, pour finir, pourquoi on n'essaierait pas d'introduire à Rome la cause de béatification de ce martyr belge. Il serait le céleste patron, tout désigné, de notre belle colonie...

Lors de son enterrement à Ngongo Mbata, un catholique hollandais qui y assistait, et d'autres témoins encore, remarquèrent sur le cadavre des choses extraordinaires. Une sueur abondante ruisselait du front, comme chez quelqu'un qui a entrepris une besogne au-dessus de ses forces; cette sueur odorante fut essuyée pieusement, pour revenir toujours plus abondante. Et ce fait insolite fut acté devant notaire, avec la signature des témoins.

De nos jours, nous sommes bien sceptiques en face du merveilleux et nous exigeons des garanties solides avant de crier au miracle. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas cette sueur merveilleuse, mais bien le fait que les contemporains ont fait dresser un acte solennel, pour constater la chose — signe manifeste qu'on considérerait le P. Georges comme un martyr authentique, comme un apôtre de sainteté reconnue.

Déjà alors on songea à introduire sa cause à Rome. La chose ne pouvait guère réussir, parce qu'il n'y avait pas de véritables miracles, dûment constatés. Mais actuellement la situation est tout autre. Depuis la promulgation du nouveau Code de Droit Canon, on peut faire des béatifications même sans miracles; il suffit que le fait du martyre soit prouvé.

Nous croyons que la chose est bien claire pour le P. Georges; et nous avons le ferme espoir de voir un jour sur les autels le premier missionnaire belge qui féconda de son sang le territoire de notre immense colonie.

P. HILDEBRAND, O. M. C.

La liberté scolaire et l'Etat

Une importante contribution vient d'être apportée à l'examen de la question scolaire par la publication de la thèse défendue en Sorbonne par M. Pranas Dielininkaitis, docteur ès lettres de l'Université de Paris, diplômé en sociologie de l'Université de Kaunas (1).

Fruit de patientes études poursuivies pendant des années à travers les législations scolaires soviétique, française, belge et hollandaise, le livre de M. Dielininkaitis se recommande à la fois par la précision d'une documentation abondante, et par la profondeur des considérations qui en forment la partie constructive.

Notre intention n'est pas d'envisager les chapitres que consacre l'auteur aux quatre systèmes cités plus haut. Toutefois, il est impossible de ne pas signaler à cet égard qu'ils constituent une source de tout premier ordre pour ceux qu'intéresse la législation scolaire comparée. Avec une objectivité dont il ne se départit pas une seconde, avec la sérénité de l'historien qui enregistre les faits en sachant les situer dans leur cadre et leur atmosphère, avec aussi une richesse d'information qui témoigne d'un patient labeur, M. Dielininkaitis offre, en ce domaine, quatre chapitres qui constituent une synthèse parfaite du régime scolaire de chacun des pays qu'il examine. Et pour ne parler que des 75 pages consacrées au statut de l'enseignement en Belgique, disons qu'elles forment un diorama aussi complet qu'exact, et reflètent parfaitement la

(1) *La Liberté scolaire et l'Etat*, 1 vol., 305 pages, Paris, Librairie Félix Alcan (s. indic. de prix).

physionomie de la question scolaire telle qu'elle apparaît au cours du dernier siècle de notre histoire (1).

Ce que nous voudrions souligner ici, — puisqu'aussi bien il s'agit d'une thèse, — ce sont les idées défendues par l'auteur et les conclusions de ses recherches et de ses réflexions.

* * *

Dans l'introduction, l'auteur situe le problème de l'éducation dont la question scolaire n'est qu'une modalité : « L'éducation et l'instruction préparent l'enfant à la vie. Comme les individus et les sociétés ne sont pas d'accord sur la conception et sur la fin de la vie, on ne s'accorde pas non plus sur la fin de l'éducation et sur l'esprit qui doit l'animer. »

On sait ce qui git au fond des divergences opposant les hommes en cette matière : ce sont les doctrines religieuses et, plus profondément encore, les doctrines philosophiques. En d'autres termes, le problème de l'homme, de sa nature et de sa destinée.

Suivant la façon dont on envisage le problème de l'homme et de la société, on adopte une attitude appropriée à l'endroit du problème de l'éducation et, en dernière analyse, à l'égard de l'organisation scolaire.

L'auteur ramène à trois le nombre de systèmes issus de ces conceptions : le système du monopole scolaire; le système de liberté scolaire *hors* de l'Etat, et le système de liberté scolaire *par* l'Etat, qu'il appelle « la solution synthétique du problème de l'organisation scolaire ».

Qu'est-ce à dire?

Le système du monopole d'abord. L'U. R. S. S. en est le prototype. L'Etat soviétique veut « garantir la dictature du prolétariat dans le but d'écraser la bourgeoisie, de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme et de réaliser le communisme sous le régime duquel il n'y aura ni division en classes, ni pouvoir d'Etat. » (Mirkin-Guetzévitch.)

D'une telle conception de l'Etat soviétique et de son but découle le caractère général de son système d'éducation. Le but de celui-ci doit correspondre au but de l'Etat. C'est par l'éducation que les nouvelles générations doivent être préparées aux intérêts du régime existant et aux transformations qui sont prévues.

Le seul système logique, en face d'une pareille tâche proposée à l'école, réside dans le monopole rigide de l'éducation entre les mains du parti détenant le pouvoir.

Après avoir passé en revue les caractéristiques de l'organisation scolaire soviétique, M. Dielininkaitis conclut :

« L'enseignement est la fonction exclusive de l'Etat dont le pouvoir appartient au parti communiste qui, sans aucun compromis, impose sa doctrine à toutes les institutions d'éducation. Les écoles privées n'ont pas le droit d'exister. »

Monopole.

* * *

Liberté scolaire *hors* de l'Etat.

Ce système « tient compte de l'existence simultanée, au sein d'un même Etat, des individus et des groupements qui diffèrent par leurs caractères religieux, doctrinal ou ethnique ».

L'auteur constate un fait : c'est qu'aujourd'hui aucune nation civilisée n'est homogène au point de vue doctrinal. Un régime autoritaire, comme le soviétisme russe, ignore les divergences

(1) Notons toutefois qu'une grosse erreur typographique a fait sauter, p. 105, une ligne entière de l'art. 17 de la Constitution, ce qui en fausse totalement le sens. Signalons aussi que c'est par erreur que l'auteur signale (pp. 130 et 137) qu'aux termes des lois de 1914 et de 1919 la neutralité philosophique devrait être observée dans les classes fréquentées par un ou plusieurs enfants dispensés du cours de religion. C'est la neutralité confessionnelle qui doit être observée dans ce cas.

pour tout faire plier aux rigueurs de sa doctrine; un régime politique à caractère démocratique doit prendre une autre attitude.

« L'Etat démocratique se trouvant en face de la diversité des croyances et en présence de sociétés professant des doctrines divergentes, résout ce problème par l'admission de leur coexistence et de leurs activités simultanées. »

L'Etat démocratique, « avec ses libertés, sa tolérance et sa neutralité, telles sont les conditions les plus favorables à un système quelconque de la liberté d'enseignement ».

« Système quelconque », écrit l'auteur. C'est qu'en effet, et il le fait observer tout de suite, les principes de la liberté d'enseignement inscrits dans la législation des divers pays ne représentent pas les mêmes réalités et revêtent des formes variées.

Le système de la liberté scolaire *hors* de l'Etat est une de ces formes. M. Dielininkaitis le définit comme suit :

« Dans le système dont il s'agit... l'Etat n'ayant pas sa propre doctrine créée et développe l'enseignement public neutre et y fait enseigner dans ses établissements une doctrine morale plus ou moins communément admise. Mais pour sauvegarder la liberté de conscience et contenter la catégorie de citoyens que la neutralité des établissements scolaires publiques ne satisfait pas, l'Etat, sous certaines conditions légales et sous son contrôle, admet et tolère l'enseignement libre. En face des institutions libres, qui peuvent différer par leurs caractères religieux ou doctrinaux, l'Etat conserve également une position neutre.

« Mais, à la base du système de la liberté *hors* de l'Etat, à cet égard, est placée la conception de la neutralité *passive*. (C'est nous qui soulignons.) L'Etat se contente de constater et de légaliser la fondation de différentes catégories d'établissements scolaires libres, mais ne s'occupe pas de leur existence, et ne prête aucune aide positive à leur entretien. Toutes les charges de ces institutions sont laissées à leurs fondateurs et aux parents des élèves qui les fréquentent. »

M. Dielininkaitis étudie, comme modèle de ce régime, le système scolaire français.

* * *

Liberté scolaire *par* l'Etat.

C'est la troisième et dernière classification sous laquelle l'auteur range les différents régimes scolaires. C'est celle qu'il appelle la « solution synthétique du problème de l'organisation scolaire ». C'est la solution à laquelle il marque ses préférences.

Quelle est-elle?

C'est celle qui procède de ce principe général que l'« intérêt vital, pour l'Etat démocratique, est de trouver des formes de son activité qui, non seulement doivent blesser le moins possible les intérêts et l'activité légale des particuliers et des sociétés de divers ordres (culturels, sociaux, religieux)... mais aussi il doit assurer les conditions externes de leur développement et les intégrer dans l'activité nationale générale de telle manière qu'ils puissent en même temps poursuivre leurs fins, d'après leur caractère spécifique et leur fonction sociale... »

« L'Etat démocratique ainsi compris, non seulement admet et tolère la coexistence et l'activité des particuliers et des collectivités différenciées par les confessions, les conceptions philosophiques ou le principe ethnique, mais dans la mesure où leurs fins s'accordent avec les intérêts généraux de l'Etat, celui-ci les englobe dans son système de sécurité et prête à leur activité un appui direct et *positif*. »

On remarque immédiatement que ce qui différencie la liberté

scolaire *hors* de l'Etat de la liberté scolaire *par* l'Etat, c'est, dans l'un et l'autre cas, le caractère de la neutralité de l'Etat vis-à-vis des initiatives particulières. Neutralité *passive* dans le système de liberté *hors* de l'Etat; neutralité *active* dans le système de liberté *par* l'Etat.

Dans ce dernier cas, « en assurant aux différentes institutions scolaires libres ces conditions externes semblables de leur activité, l'Etat leur propose seulement un *tout formel* et leur demande l'égalité de *qualité*, mais non l'identité de leur enseignement et de leurs principes éducateurs. »

Ce système se base sur trois principes fondamentaux : celui de la liberté des parents dans la création et le choix des écoles; celui de la justice scolaire, et enfin celui de la paix scolaire.

Comme exemples de ce système, bien qu'avec des degrés dans le principe et la réalisation, M. Dielininkaitis examine tour à tour le régime hollandais (le plus rigoureusement conforme aux trois principes énoncés ci-dessus) et le régime belge.

* * *

Ces trois principes, l'auteur les développe dans ses conclusions.

De ces conclusions, nous nous permettons de citer quelques extraits qui, mieux que toutes considérations, montreront l'esprit dans lequel l'auteur envisage la solution du problème scolaire et le caractère vraiment « libéral » de la thèse qu'il défend :

« Dans le système scolaire de la liberté *hors* de l'Etat, la liberté existe seulement dans la mesure où les familles ont les moyens matériels de l'exercer. Pour les familles pauvres, elle perd sa valeur pratique.

« Voilà pourquoi la lutte scolaire, dans une très large mesure, se cantonne autour du problème des subventions à l'enseignement libre ou même autour de l'introduction du principe de l'égalité complète entre les deux catégories d'enseignement.

« Le système de la liberté scolaire réalisée *par* l'Etat prend en considération le fait qu'à la base de la lutte scolaire on rencontre un conflit spirituel. Les pouvoirs publics, dans ces systèmes, refusent au nom de la liberté et de la justice scolaires de trancher ce conflit par les moyens financiers... »

« Voilà pourquoi il nous semble qu'un tel système qui donne des conditions et des possibilités égales en vue d'une participation active à l'organisation scolaire pour toutes les catégories de citoyens et leurs groupements, sans distinction d'opinions religieuses, philosophiques ou politiques, est l'expression du principe de l'égalité de tous devant les charges fiscales et a pour conséquence générale la répartition plus équitable des ressources communes destinées à l'éducation.

« Les systèmes scolaires à caractère synthétique qui cherchent, non l'unité ou le compromis des doctrines controversables, mais l'unité de tolérance réciproque, et qui mettent toutes les collectivités confessionnelles, doctrinales ou ethniques ne menaçant pas l'ordre public et le bien commun sur le même pied d'égalité en face des pouvoirs publics, préparent théoriquement toutes les conditions nécessaires à l'avènement et la durée de la paix scolaire. »

Vérités que nous ne cesserons de proclamer, et qu'il nous est particulièrement agréable de voir mises en évidence dans le bel ouvrage de M. Dielininkaitis.

CH. DU BUS DE WARNAFFE,
Secrétaire général
du Comité national de l'Enseignement libre.

Retour aux principes

Il y a parmi ceux qui se préoccupent aujourd'hui des problèmes sociaux deux catégories d'esprits. Les uns soucieux avant tout des principes, de philosophie, de conceptions éthico-religieuses, de ce qui constitue la substructure et l'armature des sociétés humaines. Les autres hypnotisés par les questions de détail, les applications pratiques, les mesures immédiates. Ce dernier ordre de choses est loin d'être négligeable; ce serait injuste et maladresse d'en minimiser l'importance; des sociétés comme des individus on doit dire « *primum est vivere* » en ce sens qu'il faut d'abord soutenir la vie et que chaque jour pose à nouveau le problème vital. Seulement la pensée du lendemain ne doit pas nous empêcher d'envisager les réformes à longue portée dont notre société contemporaine a absolument besoin sous peine de s'effondrer plus ou moins prochainement. Le tort de beaucoup de praticiens est de traiter superbement, le sourire aux lèvres, ceux qu'ils tiennent pour de naïfs théoriciens, quasi inutiles, presque toujours ennuyeux, souvent même dangereux. Sous leur plume ou dans leur bouche, les qualificatifs « philosophe », « moraliste », « idéaliste » jouent comme un couperet de guillotine: cela vous exécute son homme en un instant sans qu'il en coûte grand-peine à l'exécuteur.

La double tendance que nous signalons se rencontre dans tous les départements de la science sociale, qu'il s'agisse d'organisation politique ou économique; elle se retrouve dans tous les groupes, catholiques et non-catholiques, socialistes, libéraux, conservateurs, démocrates. Catholiques, il est normal que nous la remarquions davantage chez nos corréligionnaires.

La traduction en français d'un livre comme celui du D^r Johannes Haessle sur *Le Travail* (1) — constatons avec joie le nombre croissant des publications de ce genre — nous est une occasion de souligner la souveraine importance, l'extrême urgence d'un retour aux principes, à ce que les Allemands appellent « la métaphysique » du sujet. C'est dans ce sens que les traducteurs du présent volume écrivent: « Quelques esprits, amis de la facilité, se plaindront peut-être que le D^r Haessle ait emprunté l'aride et laborieux chemin de la métaphysique pour aborder les questions sociales. Mais les vrais chrétiens s'en réjouiront, car ils savent que c'est le moyen le plus assuré de dépasser en générosité les intuitions tâtonnantes du sentiment. » Laissons se plaindre les amateurs de petite flûte et félicitons l'auteur et ses traducteurs de l'œuvre magistrale qu'ils ont livrée au public, non seulement à un public d'initiés, mais au grand public désireux de s'instruire.

La vraie conception du travail est admirablement mise en lumière dans l'ouvrage du D^r Haessle. L'enseignement des maîtres du moyen âge — saint Thomas en tête — y rejoint les leçons des maîtres modernes — particulièrement Léon XIII dans *Rerum Novarum*, car le livre est antérieur à *Quadragesimo Anno*. L'auteur a su mettre largement à contribution la philosophie, la sociologie, l'économie allemande contemporaine, catholique et non-catholique: Max Scheler, Max Weber, W. Sombart y sont fréquemment et longuement cités, invoqués ou discutés.

Les multiples applications de la doctrine chrétienne du travail

(1) Desclée, De Brouwer et Cie, un volume in-8° de 356 pages.

sont l'objet d'une étude fouillée: propriété, contrat de travail, associations syndicales, grèves, salaire et autres.

Les théories et la législation médiévales concernant les diverses modalités du travail — intellectuelle et manuelle, agricole, industrielle, commerciale, financière (le prêt à intérêt, par exemple) — y sont évoquées et replacées dans leur milieu. Que de préjugés s'évanouiraient si l'on prenait toujours la peine d'en agir ainsi!

Du même coup on s'apercevrait que les principes dont s'inspiraient philosophes et théologiens du moyen âge n'ont rien perdu de leur actualité et que, *mutatis mutandis*, ils peuvent retrouver toute leur fécondité dans une organisation économique différente, à condition qu'on veuille bien s'imprégner de ce qui constituerait leur essence.

Le D^r Haessle insiste maintes fois avec raison sur la malfaisance de l'esprit capitaliste qu'il a soin de distinguer de l'organisation économique capitaliste. C'est cet esprit capitaliste qui a renversé l'ordre normal des valeurs, mettant au premier plan les valeurs économiques et leur subordonnant les valeurs morales, négligeant le rôle moral du travail — qui est son rôle principal — et n'y voulant voir qu'un facteur économique.

Le même thème — entre bien d'autres — est développé dans l'excellente plaquette que le penseur russe Berdiaeff vient de publier sous le titre: *Problème du communisme* (1).

Nous aimons à noter que dans les pays où s'opère un redressement politique, commandé par la conception organique, corporative de la nation — la volonté d'un redressement moral simultané s'affirme notamment par la restauration et l'exaltation — et cela sur le plan national — de la vraie conception du travail.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

(1) Desclée, De Brouwer et Cie, brochure. Nous ne saurions assez recommander la lecture de tels livres: que de substance en peu de pages!

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours. Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Université Coloniale de Belgique

Les examens d'admission à l'Université Coloniale d'Anvers auront lieu le **28 septembre**. Ils comprendront, à l'entrée, une épreuve de maturité portant sur le compte rendu écrit et raisonné d'une conférence.

Pour répondre au vœu d'un grand nombre d'intéressés et du corps professoral, le concours qui permet de classer les candidats-administrateurs aura lieu à la fin de la première année d'études, sur la matière même ayant servi de base à ces études. Mais, pour que les étudiants qui n'arriveraient pas en ordre utile au concours puissent bénéficier néanmoins du fruit de leur travail, tous ceux d'entre eux qui ont réussi l'examen de première année obtiendront le diplôme de la section commerciale coloniale.

Le nouveau programme est envoyé sur demande en s'adressant au secrétariat, **1, avenue Middelheim, ANVERS**.

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Alexandre Farnèse », par Léon van der Essen

Alexandre Farnèse est un grand nom de l'histoire. Il est de ceux qui laissent leur empreinte sur les événements, une empreinte profonde et durable. Il n'y a pas à la contester, en effet, s'il existe une Belgique catholique par la réunion en un bloc des Pays-Bas méridionaux, c'est le fait d'Alexandre Farnèse. Instrument des desseins providentiels, il exerça sur les destinées des Pays-Bas, de l'Espagne, conséquemment de l'Europe où celle-ci avait une place prépondérante, une influence qu'il est difficile d'évaluer à sa juste mesure. Le mieux comprendre, écrit M. Pirenne, le parrain du livre de M. van der Essen, dans sa lumineuse préface, c'est mieux comprendre son époque.

Comment expliquer cette anomalie qu'un tel personnage, qu'une histoire d'une telle envergure n'ait pas jusqu'à présent exercé davantage la sagacité des historiens et défrayé leurs travaux? Depuis une biographie italienne qui remonte à une vingtaine d'années, en dépit de toutes les découvertes d'archives on n'a rien écrit de neuf sur ce passionnant sujet. Il faut supposer que la multiplicité des sources et leur abondance, leur complexité et leur dispersion ont paralysé les efforts des chercheurs ou tout au moins les ont découragés. Un maître de l'histoire s'est rencontré, disciple des Duchesne et des Cauchie, qui ayant mis le cap sur ce sommet de l'histoire n'a pas hésité à y orienter ses recherches pendant près de vingt années, recueillant les témoignages d'où qu'ils vinssent, Pays-Bas, Italie, Espagne, poursuivant ses investigations en France, Angleterre, Allemagne, aux imprimés ajoutant les inédits, exhumant les correspondances secrètes des collections de Parme et de Naples, compulsant, collationnant, allant, avec son flair d'archiviste, jusqu'à déceler dans tel manuscrit de notre Bibliothèque royale où on ne les soupçonnait pas des détails précieux fournis par un familier du duc Paolo Rinaldi. J'ai nommé M. Léon van der Essen, professeur à l'Université de Louvain.

De ces assises patiemment creusées par une inlassable érudition qui n'a rien laissé de côté, a surgi le monument de science que nous avons sous les yeux. Publié avec l'appui de la Fondation Universitaire à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire de Bruxelles et Paris, le tome I (in-8°, 313 pages) illustré de 29 planches, vient de paraître. Des trois que comprendra l'œuvre complète, celui-ci est, peut-être, le plus original, celui qui satisfera davantage la curiosité du lecteur parce qu'il nous révèle un Farnèse pour bonne part inconnu.

C'est qu'en effet, jusqu'à son avènement au poste de gouverneur général des Pays-Bas, en 1579, jusqu'au moment où il prend en mains le timon des affaires, il n'a pu donner sa mesure, mais a laissé seulement pressentir le profond politique et le grand chef militaire que les circonstances devaient mettre en plein jour. Or, c'est précisément sur ces années obscures de formation et sur l'entrée en scène du héros que le savant professeur de Louvain projette les clartés de son minutieux récit. C'est dire avec quelle

avidité il sera lu par tous ceux qui aiment à se plonger dans le passé, à évoquer les protagonistes de l'histoire, à déchiffrer des énigmes, à retrouver dans les grands hommes l'homme éternel, surtout à surprendre dans la marche des événements la main de Dieu.

* * *

Quel est le Farnèse qui nous apparaît ici et que la science de M. van der Essen fait revivre après les quatre siècles qui nous séparent de sa naissance? On nous le montre d'abord dans ses origines qui commandent la destinée. Par l'ascendance paternelle, farnésien et Italien, fils d'Octave, petit-fils de Pierre-Louis, arrière petit-fils du Farnèse qui sera un jour le Paul III de la Contre-Réforme, mais qui a fait la grandeur de sa maison par l'institution du duché de Parme, avant de faire la grandeur de l'Eglise par la convocation du Concile de Trente et l'approbation de l'Ordre des Jésuites. Par l'ascendance maternelle, fils de Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, née à Audenaerde de Jeanne Van der Gheinst, sœur de don Juan, né à Ratisbonne, de Barbe Blomberg. Sur ce blason il y a donc la bande de bâtardise, si bien que l'empereur Ferdinand, frère de Charles-Quint, prié par Philippe II de donner une archiduchesse sa fille, en mariage à Alexandre, ne se gêna pas pour lui répondre que son père était fils d'un bâtard et sa mère une bâtarde.

De ses origines, Alexandre tiendra l'habileté, la passion de sa maison, l'orgueil de la race, l'ambition de se créer l'immortalité du nom par la voie des armes, la vaillance, la bravoure intrépide, mais aussi le génie militaire, l'attachement profond à la royauté, tout à la fois le penchant des Farnèse à la galanterie et le sens catholique des Habsbourgeois.

Il est essentiellement Italien, il est prince de la Renaissance, humaniste familiarisé avec le latin et pourra, grâce aux leçons de Lusini, s'entretenir dans cette langue avec la docte reine Elisabeth d'Angleterre.

Il est imprégné de culture espagnole aussi et n'a pas pu séjourner longtemps à Madrid avec Philippe II, à Alcalá avec Don Carlos, sans subir l'influence castillane et garder quelque arrogance.

Serait-il téméraire de découvrir dans sa mentalité ou sa psychologie, dans son esprit lucide et pratique, dans son réalisme politique quelque chose qui rappelle le Flamand, le Belge, et serait-il impunément le petit-fils du Gantois Charles-Quint. N'a-t-il point passé ses années d'enfance à la Cour de Bruxelles où Marguerite fut gouvernante, où lui-même se maria?

Il est né soldat avec la passion des exercices physiques, des jeux violents, des sports audacieux; il est le prince des tournois, l'amateur ardent des courses, voire des taumachies. Resté étranger aux arts, il n'a cultivé avec ténacité que l'art militaire et je suis assuré qu'il préférerait à Lusini l'humaniste Antonio di Marchi, l'auteur du livre sur l'Architecture civile et militaire. Il brûle de se produire sur les champs de bataille, le danger le séduit, il l'affronte avec volupté. Il rappelle Condé, le Condé de Rocroi, par ses illuminations soudaines ou Bonaparte sur le pont d'Arcole par la fougue du simple soldat. Capitaine illustre, c'est

lui, par son abordage fameux, le principal auteur de la défaite de Turcs à Lépante. Lépante que Pie V a organisé, qu'il a exalté par la fête de Notre-Dame de la Victoire, devenue celle du Rosaire, sous Grégoire XII, et que tel auteur catholique d'aujourd'hui a trouvé le moyen de passer sous silence dans le récit de l'origine du Rosaire, pensant faire sa cour au Pontife régnant qui prêche la Croisade de la paix! C'est encore par un coup de main audacieux que Farnèse culbute l'armée des Etats à Gembloux, sauve l'armée royale à Rijmenam. Les talents militaires du grand capitaine se joindront à l'habileté du diplomate pour tenir tête au Taciturne et garder à la Monarchie et à l'Eglise tout ce qui pouvait être sauvé. N'est-ce pas, après ses exploits en France, d'une blessure reçue à Caudebec qu'il meurt à l'abbaye de Saint-Waast, à l'âge de quarante-deux ans?

* * *

Ce magnifique Italien de la Renaissance qui parle élégamment le latin, qui est doué de souplesse physique, d'endurance inimaginable, qui crève huit chevaux sous lui dans une bataille, est tourmenté par la fringale de la gloire. « J'ai vingt-cinq ans et je n'ai rien vu encore. »

Quand il a fini son stage à la Cour de Madrid où Philippe II le retient indéfiniment comme otage de la fidélité des Farnèse, à bon droit suspecte; quand, enfin, ayant épousé la sainte petite-fille du roi Emmanuel, Marie de Portugal, il rentre, libéré, dans le palais paternel de Parme où il retrouve sa mère révoquée de son gouvernement, son père Ottavio, toujours à l'affût d'une occasion qui lui restitue la forteresse de Plaisance, autre gage de la fidélité farnésienne, ah! comme, dans ce loisir forcé, Alexandre ronge son frein! Mais quelle joie, quelle perspective s'ouvre devant lui à la nouvelle que Philippe II le donne comme aide au malheureux Don Juan.

N'était-il que soldat et est-ce qu'un cœur ne battait pas sous son armure? Certes, un cœur profond en tendresse, mais dominé par la raison. Il éprouva une vive commisération pour le pauvre Don Carlos, un anormal; une ardente amitié le lia à Don Juan, Alexandre Farnèse et Don Juan, Jonathas et David, *amabiles ambo*, frères par le sang de Charles-Quint, par la passion des armes, par l'amour de la gloire. Il n'y a pas dans le volume de M. van der Essen de pages plus pénétrantes que celles où il nous fait sentir à travers l'amitié qui les unit les sourds dissentiments qui les séparent au sujet de la révolution des Pays-Bas, l'un désespéré, voulant tout brûler et détruire, l'autre voulant racheter les fautes commises et tout réparer.

Farnèse aime Marguerite, sa mère, autant qu'un fils peut aimer, sans aveuglement d'ailleurs, car il comprend que son retour aux Pays-Bas, envisagé par Philippe II, serait funeste. Plus réservé envers son père Ottavio, auquel son avarice et sa tyrannie aliénaient les sympathies, il paraît plus aimant envers Marie de Portugal que ne le laisserait supposer une boutade lancée à un moment de dépit avant de s'être trouvé en présence de la fiancée inconnue qui lui arrivait de Lisbonne à Bruxelles, où le mariage fut célébré au Coudenberg avec un luxe inouï.

De sa passion pour la gloire il ne sépare point l'ardeur de son catholicisme. Il est à Lépante, aux côtés du dernier croisé. Il sera le sauveur de l'Eglise en Belgique. Il n'a pas en vain pris contact avec la foi espagnole, avec sa piété démonstrative. Il était à Sainte-Gudule aux funérailles que Philippe II, présent, fit célébrer pour Charles-Quint avec une pompe tout espagnole; il entendit le prêtre d'Orange frapper de son épée la bière du catafalque et crier: « Il est mort », répéter: « Il reste mort », et, enfin, clamer: « Il est mort », mais celui qui le remplace est plus puissant qu'il ne fut jamais.

Il assista à l'autodafé de Valladolid, où il entendit Philippe II répondre à don Carlo de Sessa, se plaignant d'être condamné comme au bûcher hérétique: « Si j'avais un fils aussi mauvais que toi, je porterais moi-même le bois pour le brûler ».

Il vit, à Alcalá, Don Carlos subitement guéri au contact du corps du saint Fray Diego, porté solennellement dans la chambre du prince par un nombreux cortège.

Alexandre Farnèse, tel qu'il nous apparaît dans ce livre magistral, fait d'une mosaïque d'innombrables témoignages serts avec art, fut préparé à son glorieux destin par ses origines, par son éducation à la Cour de Bruxelles, au palais ducal de Parme, à la Cour de Madrid, à l'Université d'Alcalá, par ses voyages en Angleterre, aux Pays-Bas, par un prestigieux ensemble de qualités physiques, intellectuelles et morales. Ses splendides coups d'épée lui ont frayé le chemin de sa carrière, l'ont assorti à l'accomplissement de la grande mission qui lui était dévolue. De nous l'avoir ainsi dépeint au naturel à l'aide d'une savante et scrupuleuse reconstitution, de nous avoir fait pénétrer dans l'intimité de ce grand homme que nous n'avions pu jusqu'à présent que saluer de loin; de nous avoir permis de nous rendre compte du rôle immense qui lui était réservé et des mérites qui l'élevaient à cette hauteur, de tout cela nous ne saurions assez remercier le savant auteur et pour ces motifs signaler son livre à l'attention de tous ceux qui veulent savoir et comprendre.

J. SCHYRGENS.

Maisons de Vacances

Pour les Jeunes Gens et les Jeunes Filles

Les Colonies Fraternelles ont organisé deux maisons de vacances accueillant individuellement des pensionnaires:

A Lophem-lez-Bruges, au **Château des Etangs**, réservé aux jeunes gens: 10 ha. de parc; 40 places; direction par des prêtres.

Au **Château de la Tour**, à Grand-Manil, près Gembloux, parc de 7 ha., direction familiale. Réservé aux jeunes filles.

Prix: à partir de 15 et 18 francs par jour.

S'adresser à M. l'Abbé J. DESMET

Directeur des COLONIES FRATERNELLES

52, rue Vital Decoster, Louvain

(Tél.: 1624.)

Collège de la Ste-Trinité Pères Joséphites

LOUVAIN

Internat — Externat — Maison de campagne — Humanités anciennes (section flamande — Section française) — Humanités modernes — Section préparatoire (flamande-française).

La présence de nombreux élèves des deux régions linguistiques du pays facilite l'étude des deux langues nationales. Les cours et le régime sont organisés en conséquence. — Chambres avec installations modernes à la disposition des grands élèves. Des religieuses s'occupent spécialement des soins à donner aux jeunes élèves. Réduction aux familles nombreuses.

Sanction des Etudes aux Universités: de 1928 à 1932: 464 admissions dont 86 avec distinction; 34 avec grande distinction; 24 avec la plus grande distinction.

Prospectus sur demande.